



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

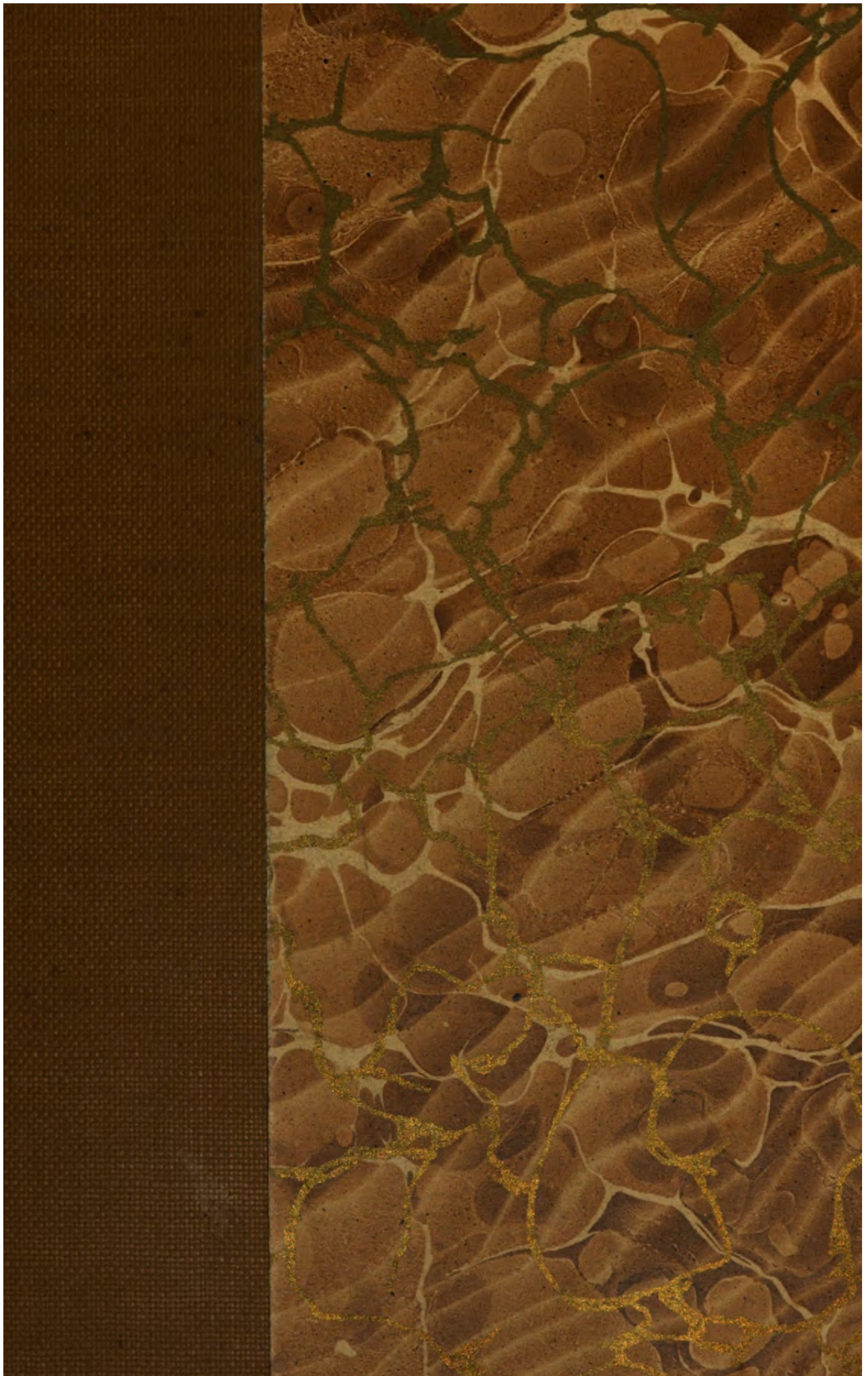
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. F. M. A. - '12









11

**VIE ET AVENTURES**  
**DE**  
**PIGAULT-LEBRUN**



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 312

PROBLEM SET 1

**VIE ET AVENTURES**  
- DE  
**PIGAULT - LEBRUN**

---

**TOME II.**



**MILAN**  
**CHEZ FRANÇOIS PAGNONI**  
IMPRIMEUR, STÉREOTYPE, ÉDITEUR  
*Rue Solferin, N. 7.*

—  
**1870**  
—

TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
31 JUL 1881  
OF OXFORD  
LIBRARY

Imprimerie et Stéréotypie Pagnoni.

---

---

**VIE ET AVENTURES**  
**DE**  
**PIGAULT-LEBRUN**

---

**VIII.**

**L'ÉVÊQUE DE LIÈGE.**

Pigault eut bientôt oublié ses longs ennuis, ses courtes joies, ses amis de rencontre et ses maîtresses d'un jour ; il venait de retrouver son Eugénie, toujours jolie et toujours tendre ; Eugénie dont le cœur n'avait pas cessé de battre pour lui.

Madame Salens était une femme de mœurs austères, mais elle aussi avait été jolie, et il était impossible qu'elle ne compatit pas à un

amour qui ne pouvait manquer de réveiller en elle quelque tendre et doux souvenir. Elle tenta d'abord cependant de faire renoncer le jeune homme aux desseins qu'il avait conçus.

— Je ne vous parlerai pas de vos torts, disait-elle, je sais que vous les avez cruellement expiés; mais pourquoi venir de nouveau troubler la paix de notre solitude? Voulez-vous nous contraindre à fuir une seconde fois?

— Et pourquoi fuiriez-vous, grand Dieu! qu'avez vous à craindre de mon amour épuré par le malheur? Nous sommes ici sur les terres de la liberté, et nos fortunes sont égales. Grâce au ciel, je me suis créé un état qui me permet de n'avoir recours à personne désormais; je puis vivre indépendant, sans être forcé par le besoin de retourner en France; et pas un directeur de théâtre dans toute la Flandre, dans le Brabant et le pays de Liège ne refusera de me recevoir et de m'assurer le repos.

— Vous vous êtes fait comédien!

— J'aurais tremblé de faire cet aveu à quelqu'un de moins éclairé; mais je suis persuadé que vous, madame, vous approuverez la résolution que j'ai prise de faire moi-même mon

avenir et de ne compter que sur mon travail et mon faible talent... rien ne me sera impossible lorsque le bonheur d'Eugénie me sera confié.

Madame Salens, vivement émue, hésitait à répondre, lorsque sa fille l'étreignant tendrement acheva par ses larmes, plus éloquentes que toutes les prières, de vaincre un reste de résistance.

— Soyez donc heureux, mes enfants, dit-elle; Charles, je vous donne aujourd'hui ce que j'ai de plus cher au monde; fasse le ciel que je n'aie jamais à me repentir de n'avoir pas lutté plus longtemps contre la destinée!

Le jeune homme essaya de répondre, mais l'excès du bonheur le laissa sans paroles. Ce jour fut tout entier à la joie, à l'espérance; les tendres amants faisaient des projets, des plans d'avenir; tout désormais leur semblait possible; la vie pour eux allait être une éternité de plaisirs. Mais il fallait aussi s'occuper un peu du présent; Pigault insistait pour que la cérémonie se fit sur le champ; madame Salens exigea, qu'il fit une dernière tentative pour se réconcilier avec son père. Il

écrivit donc à Calais, et demanda humblement pardon à l'auteur des ses jours d'avoir résisté à sa volonté, et de n'avoir pas eu le courage de lui sacrifier le bonheur de sa vie; il le suppliait de vouloir bien consentir à son mariage avec Eugénie, lui promettant d'obéir désormais aveuglément à toutes ses volontés; il sollicitait enfin une prompte réponse et l'envoi de quelques papiers qui lui étaient nécessaires.

Un mois entier s'écoula; Pigault séchait d'impatience, Eugénie soupirait aussi, et madame Salens augmentait encore le chagrin des jeunes gens en parlant avec amertume de ce silence qui l'humiliait. Enfin on reçut une lettre de Calais, elle était du président Behague, alors maire de cette ville, et commençait ainsi:

« Je ne sais, monsieur, si le nom que vous prenez vous appartient; mais ce qui est certain, ce que est constaté par un décret que j'ai rendu à la sollicitation de l'honorable magistrat dont vous prétendez être le fils, c'est que ce fils est mort depuis deux ans. Si donc il vous prenait fantaisie de venir en France, je vous conseille de ne pas oublier que la loi punit sévère-

ment les imposteurs. Vous trouverez ici un extrait du décret constatant la mort du jeune Pigault (Charles). »

Pouvait-il en croire ses yeux ? — Ainsi donc, s'écria-t-il, ils veulent m'ôter jusqu'à mon nom ? Ils ne peuvent plus me priver de la liberté, et ils me rayent de la liste des vivants !... Oh ! cela est trop fort, et je démasquerai le fourbe... nous verron ce que le parlement de Paris pensera de ce décret de maître Behague... L'infâme !... il n'hésite pas à commettre un crime pour satisfaire l'aveugle erreur d'un vieillard !... Vous le voyez, ajouta-t-il en remettant la lettre à Eugénie et à sa mère, je n'ai plus de famille, plus de nom, plus de patrimoine à espérer... me rendez-vous tout ce que je perds, madame ? consentirez-vous à me nommer votre fils ?

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria Eugénie en se jetant dans les bras de sa mère.

— Calme-toi, mon enfant... Charles, votre nouvelle famille tâchera de vous consoler de l'injustice de votre père.

Ces paroles suffirent pour dissiper tant d'inquiétudes et de douleurs ; la joie ne tarda



pas à reparaître sur le visage des amants, et elle devint encore plus vive quand madame Salens leur annonça qu'elle avait déjà parlé du mariage projeté à un respectable prêtre catholique, qui n'avait fait aucune objection qui pût faire craindre le moindre obstacle. Enfin quelques jours après, les jeunes gens furent unis sans bruit, sans éclat, et ce fut dans la maison de leur tendre mère qu'ils passèrent la lune de miel.

Bien que Pigault se trouvât le plus heureux des hommes, il n'avait pas renoncé au projet de revenir bientôt en France et de prendre à partie le juge prévaricateur qui avait servi d'instrument à la vengeance de son père; mais pour mettre un tel projet à exécution, il fallait une somme considérable, et sa petite fortune diminuait chaque jour. Il songea donc à trouver de l'emploi, et se rendit avec sa femme à Bruxelles pour y donner quelques représentations; de là il se rendit à Liège, où on lui donnait l'espérance d'un engagement avantageux.

Le jour même de son arrivée, il se rendit au théâtre pour y trouver le directeur. Une

voiture élégante y arrivait en même temps que lui ; une femme jeune et charmante en descendait ; quelle ne fut pas la surpris de Pigault en reconnaissant dans cette brillante actrice la b'onde, la sentimentale Esther !

— Ma foi, ma princesse, lui dit-il après l'avoir saluée avec tout le respect que commandait le luxe de son équipage, je suis ravi que le petit emprunt forcé que vous avez daigné me faire vous ait aussi bien profité. J'espère toutefois que vous voudrez bien m'accorder un moment d'audience afin de régler nos comptes.

La belle ingénue ne se déconcerta pas le moins du monde. — Quoi ! mon cher, répondit-elle en souriant, vous êtes assez peu galant pour rappeler à une jolie femme un misérable dette de jeu !

— Le mot est joli, sur ma foi ! savez-vous cependant, ma chère, que les joueurs de votre espèce courent d'autres risques que celui d'être ruinés ?... Croyez-moi, ne me forcez pas à faire un éclat...

— Ah ! vous vous oubliez, Pigault, et vous mériteriez que je ne fisse rien pour vous ; vous devriez vraiment être plus respectueux pour la

plus intime amie de monseigneur l'évêque de Liège.

— Diable! vous avez quitté le jeu pour le clergé?

— Je vous pardonne, mon ami, venez dans ma loge, et là nous causerons un peu de vos affaires.

Pigault se laissa conduire par Esther, qui, une fois chez elle, changea subitement de ton.

— Voyons, dit elle, je suis bonne fille malgré ma nouvelle dignité, et je conviens franchement que tu peux me reprocher des torts... d'autant plus que vraiment j'avais donné de bon cœur ce que plus tard j'ai fait payer si cher.

— Mon Dieu, ne parlons plus de cela, répliqua Pigault presque fâché d'avoir entamé ce chapitre.

— Il me plaît d'en parler maintenant, j'ai eu de tes nouvelles par nos amis, tu joues la comédie; eh bien! veux-tu ici un engagement convenable?

— C'est ce désir et l'espérance de réussir qui m'amènent aujourd'hui.

— Bon! j'en fais mon affaire: on te donne-

rait douze cents francs, je t'en ferai donner deux mille; je vais envoyer chercher le directeur, car il faut terminer les affaires promptement quand je m'en mêle.

Le directeur, on le comprend, n'avait rien à refuser à l'amie de l'évêque souverain; un mot de la belle blonde eût suffi pour lui faire retirer son privilège et le ruiner; aussi satisfit-il avec empressement à sa demande, et Pigault, dont les débuts furent assez bien accueillis, ne tarda pas à se trouver dans une position, sinon brillante, du moins passable.

Bientôt Eugénie lui donna un fils. Madame Salens était venue les retrouver, et leur modeste intérieur présentait un modèle de ce bonheur que peut donner au sein de la plus modeste fortune une union basée sur l'estime, l'affection et l'amour. Pigault songea alors à tirer tout le parti possible des études de sa jeunesse; il y avait beaucoup d'Anglais à Liège, il mit à profit la connaissance de leur langue, que son séjour à Londres lui avait rendue familière, et donna de nombreuses leçons; à cette époque il traduisait en anglais le *Pygmalion* de Rousseau, et le joua lui-même à son bénéfice: la re-

cette toutefois ne répondit pas à son travail et à son espérance; la représentation avait lieu durant la saison des eaux, et une grande partie des Anglais se trouvait à Spa, où la nouvelle de cette bizarrerie théâtrale arriva trop tard pour qu'ils pussent y assister.

Cet essai de sa vocation pour la littérature dramatique l'encouragea malgré le peu de fruit qu'il en avait tiré, et dès lors il s'occupa avec ardeur de la composition d'un drame dont il empruntait le sujet aux chroniques du pays de Liège. Bientôt cet ouvrage fut terminé; mais le directeur, effrayé de l'esprit démocratique que Pigault y avait énergiquement répandu, se refusa à jouer: quel désappointement pour un auteur à son début! Pigault n'imagina rien de mieux pour rassurer la scrupuleuse conscience du directeur que d'envoyer le manuscrit de son ouvrage à l'évêque souverain lui-même.

La nouveauté du fait pouvait-elle manquer d'attirer l'attention du prélat? Il voulut lire la pièce lui-même, et dès la première scène il fut grandement scandalisé; mais ce fut bien autre chose lorsque, arrivant au dernier acte, il y

trouva des tirades à perdre haleine contre le despotisme, et l'insurrection proclamée non-seulement comme le droit, mais comme le plus sacré devoir des peuples. Le saint homme devint furieux, et après avoir fait appeler Pigault :

— Qu'est-ce à dire, monsieur ! s'écria-t-il ; voulez vous donc, pour prix de l'hospitalité que je vous accorde, à vous et aux vôtres, pousser mes sujets à la révolte ?

— Monseigneur...

— Vous êtes un infâme ! un philosophe, un voltairien, un encyclopédiste !... répondez !... répondez !

— J'avoue, monseigneur, que j'admire le génie de Voltaire, et que l'*Encyclopédie* est à mes yeux un des beaux monuments de l'esprit humain.

— Je l'avais deviné, malheureux ! vous voulez mettre mes États à feu et à sang... Savez vous que je puis vous faire jeter dans un cul de basse-fosse... que je puis vous faire juger, condamner et pendre dans vingt-quatre heures ?...

— Je pensais, monseigneur, que mes intentions ne pouvaient être suspectées, puisque j'a-

---

vais moi-même soumis mon ouvrage à l'examen de Votre Grandeur.

— Votre ouvrage !... votre ouvrage est un crime, monsieur !... ce n'est qu'une longue et épouvantable diatribe contre le clergé, contre la noblesse, contre tout ce qu'il y a de saint et de sacré sur la terre!!! mais je veux être indulgent, la vengeance sied mal à la force; je me contente de vous faire jeter aujourd'hui même à la frontière avec votre famille et vos ouvrages.

Pigault voulut se justifier, mais le prélat lui imposa silence, et il allait donner l'ordre de l'emmener, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit brusquement. Esther entra; elle était venue au palais bien déterminée à enlever d'emblée ce jour même une riche parure que son saint protecteur lui faisait un peu attendre sous le prétexte que le trésor était vide. Elle attendait dans la pièce voisine que Sa Grandeur pût la recevoir; mais, ennuyée d'être si longtemps seule, elle força la consigne sévère qui interdisait l'entrée du palais épiscopal, et entra résolument pour se plaindre de la longueur de l'audience, au moment même où le prélat pronon-

çait son arrêt; elle reconnut en même temps le manuscrit du drame que Pigault lui avait lu, et dont il avait écrit un rôle pour elle; aussitôt, sans plus penser au motif qui l'amenait, elle dit gravement :

— Monseigneur, je viens vous prier de me faire conduire à la frontière en même temps que ce brave jeune homme. Certes, je suis aussi coupable que lui, car c'est après m'avoir consultée qu'il a écrit son drame; les passages que vous condamnez, c'est moi qui les lui ai indiqués...

— C'est mal, mon enfant... c'est très-mal... mais nous prenons en considération votre jeunesse, votre inexpérience, et nous vous faisons grâce.

— Je vous jure, monseigneur, que si j'ai péché, c'est en toute connaissance de cause.

— Eh bien! mon enfant, vous vous en confesserez, et nous vous donnerons l'absolution de nos propres mains.

— Non, monseigneur, je tiens trop à votre gloire, à votre haute renommée pour souffrir qu'il y soit porté atteinte à cause de moi, ce qui arriverait infailliblement si dans cette affaire vous aviez deux poidis et deux mesures.



Traitez-moi comme vous traiterez Pigault.

— Ma chère fille, laissez-nous...

— Eh bien ! je partirai avec lui... je...

— Calmez-vous, Esther... je ne veux pas que cette scène ait d'autre témoin que moi.

— Et moi je ne veux pas me calmer... c'est affreux ! c'est horrible !... vous me ferez mourir de désespoir !...

Et la belle Esther, à ces mots, fit tout à fait mine de pleurer, de se frapper le visage, et poussa l'audace jusqu'à jeter au nez du prélat les bracelets qu'elle portait, et qui étaient un gage à la fois de sa tendresse et de sa munificence.

Le prélat avait grande envie de se fâcher ; mais Esther était si jolie, elle lui était devenue si chère qu'il jugea convenable de capituler.

— Esther, ma chère enfant, dit-il avec onction, prenez garde à ce que je vous ai dit cent fois : *Malheur à celui de qui vient le scandale !* vous savez que tous mes efforts tendent à vous faire rentrer dans la voie du salut.

— Non, non je ne prends garde à rien...

dans la colère, je me ris, comme d'autre chose, de votre salut!

— Ma fille, vous blasphémez!

— Eh bien que la faute en retombe sur moi; ce n'est pas votre âme sacrée qui en portera la peine.

— Pauvre petite! dans quel état la voici!... Allons, allons, nous serons clément, Esther; nous ferons grâce de la prison a votre protégé.

— Ça m'est égal; je veux le suivre, moi!... Oui, je le suivrai... Charles, je vous suivrai jusqu'au bout du monde... qui est ce qui peut m'en empêcher? je suis libre, j'espère... Oh! soyez tranquille, odieux prélat, je vous rendrai tout, tout... et votre rivière de diamants, et vos pendants d'oreilles, etc.

— Chut, chut!... décidément, ma fille, vous extravaguez..

— Et vos dentelles de Malines, et les voiles de point d'Angleterre.

— Esther! Esther!

— Et votre carrosse, et vos chevaux, et vos grands laquais flamands... Tenez, je m'en moque comme de cela!

L'évêque ne savait à quel saint se vouer; l'eau ruisselait sur son visage rubicond; il eût volontiers donné une année de ses revenus pour pouvoir anéantir d'un mot cette intolérable affaire.

— Monsieur, dit-il à Pigault, qui était stupéfait de cette scène, eu égard à vos intentions, que nous voulons bien croire innocentes, nous vous permettons de continuer à résider dans nos États.

Pigault s'inclina respectueusement, et se disposait à sortir, très-satisfait de s'en tirer ainsi, et persuadé que tout était fini; mais ce n'était pas le compte d'Esther, qui recommença à trépigner de plus belle.

— Et la pièce, s'écria-t-elle, la pièce! faudra-t-il que je l'aie fait faire pour rien à cet honnête homme? n'est-ce pas assez que je sois privée d'un bon rôle, et lui de la gloire que lui assurait son travail?... Non, je ne le souffrirai pas! j'en mourrais de honte... Décidément, j'aime mieux partir... Dépouiller un pauvre artiste de son bien, garder le produit de ses veilles et ne lui donner aucun dédommagement!... Oh! je ne suis pas princesse souveraine, moi, mais j'ai des entrailles...

— Décidément, Esther, reprit l'évêque, vous perdez la raison.

— Mon Dieu! je perds ce que je veux; je le perds quand je veux et comme je veux, c'est mon affaire à moi, tous les évêques et souverains du monde n'ont rien à y voir... Charles, soyez tranquille, je vous indemniserai...

— Ecoutez-moi, ma chère enfant, dit l'évêque en lui prenant les mains, tâchez d'avoir un peu de raison pendant cinq minutes, et vous comprendrez que je ne puis laisser subsister un ouvrage subversif de l'ordre...

— Qui donc vous empêche de le garder, cet ouvrage?... gardez-le, mettez-le dans votre bibliothèque, anéantissez-le, jetez-le au feu, vous en êtes bien le maître... c'est-à-dire vous en serez bien le maître quand vous l'aurez payé... qu'est-ce, après tout? une bagatelle, une misère.

— Esther, vous avez raison; nous garderons ce drame comme une des plus grandes preuves de notre clémence et de la perversité du siècle, nous le payerons à son auteur?... Votre manuscrit nous appartient, monsieur,

allez dire a notre trésorier de vous compter deux mille écus... Et maintenant, ma fille, j'espère que vous êtes satisfaite?

Le prélat se trompait; la circonstance était trop favorable pour que la jolie blonde lâchât prise avant d'avoir obtenu cette parure qu'elle désirait si fort; mais le reste de cette scène se passa à huis clos, Pigault s'étant empressé d'obéir au dernier ordre que venait de lui donner l'évêque souverain.

— Maintenant, mon ami, dit le lendemain Esther à Pigault, j'espère que tu me tiens quitte?

— Il y a plus, ma belle Esther, je suis prêt à me reconnaître ton débiteur. Le proverbe n'a pas tort: *Rien ne forme comme les voyages*, et je suis forcé de convenir que tu t'es singulièrement formée depuis notre première entrevue... Bonne chance, ma chère, une ingénue de vingt ans ne trouve pas tous les jours un prince souverain à ruiner, et j'ai grand'peur que cet éclair de fortune t'éblouisse au lieu de t'éclairer; mais, quelque chose qui arrive, tant que Pigault vivra, il te restera un ami sur lequel tu pourras compter. Adieu!

— Comment, adieu! est-ce que tu nous quittes?

— Grâce à toi, mon bel ange, je me trouve maintenant assez en fonds pour aller demander raison aux misérables qui ont tenté de me dépouiller à la fois de mon nom et de mon patrimoine.

Les instances du directeur, les prières de ses amis ne purent obtenir que Charles restât davantage. Impatient qu'il était de confondre ses ennemis, il partit deux jours après, laissant à Liège sa petite famille, qui devait le rejoindre à Paris, et il se rendit directement à Calais.

## IX.

### UN SUJET DE DRAME.

Pigault allait revoir Calais, sa ville natale, qui lui rappelait à la fois de si tendres et de si cruels souvenirs; de nouveaux dangers allaient l'assaillir sans doute; mais rester plus longtemps éloigné, garder encore le silence,

c'était en quelque sorte faiblir devant ses ennemis, donner créance à la fable à l'aide de laquelle on le ruinait dans son présent et son avenir; il avait résolu de faire tête à l'orage, et bientôt il fut de retour au milieu de cette tourbe d'intrigants ligués pour servir le vieillard dont ils avaient égaré la raison et le cœur.

Le jour même de son arrivée, il se présenta chez le président Behague.

— Monsieur, lui dit-il, je suis Pigault-Lebrun, celui-là même que vous avez déclaré mort par un décret que vous rapporterez, je l'espère, car vous me connaissez, monsieur?

— Mon cher, répondit le juge, il y a déjà un siècle que la justice ne croit plus aux revenants; mais elle a conservé l'habitude de punir les imposteurs, et je vous conseille de prendre en considération cette dernière circonstance.

— C'est une infamie, monsieur! c'est un déni de justice épouvantable; mais j'en aurai raison: je trouverai cinquante témoins dans cette ville pour me reconnaître.

Pigault se croyait sûr de ce qu'il disait; il

était dans l'erreur : sa mort avait été en quelque sorte officiellement annoncée : ses anciennes connaissances doutèrent ; quelques-uns de ses amis d'enfance n'osèrent se prononcer ; la bonne Catherine elle-même ne voulut pas le reconnaître aux particularités secrètes qu'il lui racontait ; elle avouait bien avoir rêvé quelque chose comme cela la nuit même où l'on avait dévalisé la maison de son maître , mais elle soutenait que ce n'était qu'un rêve ; il n'y eut que la nourrice de Pigault et le brave René qui n'hésitèrent pas à se jeter dans ses bras ; René fit plus, il ne voulut plus quitter son frère de lait.

— Monsieur Charles , disait-il , vous savez que ce n'est pas ma faute si l'affaire du passage en Angleterre est tombée dans l'eau... Dans tous les cas, vous pouvez compter sur moi ; je n'vous renierai jamais, moi ; laissez-moi vous servir, et vous verrez que ça tournera bien.

Pigault accepta les services du brave garçon, et l'emmena à Paris, où sa belle-mère, sa femme et son fils le rejoignirent bientôt ; alors il présenta requête au parlement, et le procès se trouva engagé.



Cette affaire était fort grave, le père de Pigault ne tarda pas à s'alarmer des suites qu'elle pouvait avoir, et accourut à Paris, où l'un de ses amis, le comte de Préval, jouissait d'un grand crédit.

— Parbleu! mon cher ami, lui dit le comte, le hasard vous sert à souhait; votre fils demeure dans notre voisinage, et j'ai déjà entendu parler de sa femme, qui est, dit-on, fort jolie: laissez-moi faire, nous aurons bientôt des intelligences dans la place... D'ailleurs vous savez comment je suis en cour? Si le jeune homme fait trop de bruit, nous trouverons bien le moyen de le mettre à la raison.

— Je m'en rapporte entièrement à vous, comte; mais n'oubliez pas que l'affaire est entamée, et que le moindre retard peut avoir les conséquences les plus fâcheuses.

— J'en fais dès à présent mon affaire personnelle, et je vous en rendrai bon compte: soyez tranquille.

Le comte de Préval était un de ces hommes que la débauche a vieillies avant l'âge, et qui, après avoir abusé de leur jeunesse, passent le reste de leur vie à propager la corruption de leurs mœurs.

— Vraiment, se dit-il dès qu'il fut seul, la conduite de cette affaire ne pouvait tomber en de meilleures mains. D'après ce que m'a dit mon coureur, la jeune femme est vraiment charmante... Une belle brune, aux beaux yeux taillés en amandes... Le mari prétendu est fort pauvre, selon les apparences... C'est une affaire que nous mènerons grand train... En vérité, ces petites gens, tout récemment gâtés par la philosophie à la mode, sont d'une insolence qu'on ne saurait trop réprimer... Cela raisonne, cela dispute, cela plaide, cela s'avise d'avoir de jolies femmes... C'est tout à fait intolérable, et il est vraiment dans l'intérêt du bon ordre d'y mettre un terme par tous les moyens possibles... La chose est facile, au reste, une lettre au jeune homme pour l'inviter à passer chez moi, et, pendant que nous causerons, Olivier tâchera d'endoctriner la jolie femme... Ils sont pauvres. L'or est le nerf de l'intrigue, dit le petit Beaumarchais, je les attaque par le côté faible.

Le projet fut presque aussitôt exécuté que conçu; une heure après, Pigault se rendait à l'invitation du comte.

---

— Monsieur, lui dit-il, je devine en me présentant chez vous sur quel sujet vous désirez m'entretenir; mais je dois vous dire que, quelle que soit votre opinion sur ma conduite, vous me trouverez inébranlable.

— Je n'ai le droit ni le désir de vous condamner ou vous absoudre. Je ne veux point prononcer entre votre père et vous; mais je vous plains, parce que vous êtes malheureux, et j'ai pensé que les conseils d'un ami de votre famille pourraient vous être utiles.

— Malheureux, dites-vous?... oui, je le suis, si le bonheur n'est que dans les jouissances d'un luxe insolent; mais si la félicité tient à la paix de l'âme, il n'est pas d'homme qui puisse se flatter d'être plus heureux que moi.

— Mon jeune ami, l'amour a ses illusions. Il vient un temps où le bandeau tombe, et où la vérité dissipe des prestiges qui nous furent trop longtemps chers.

— Des prestiges! des illusions!... quoi! un bonheur que je sens, qui me pénètre, dont la douce influence renait sans cesse et me console de mes maux, tout cela ne serait que chimères?... vous ne pouvez le penser, monsieur le comte.

— Tout cet enthousiasme n'empêche pas que votre père ait les lois pour lui, et, croyez-moi, ce ne sera pas en vain qu'il invoquera leur secours. Peut-être serait-il plus dans vos intérêts de condescendre à ses volontés : ce mariage qui vous lie n'est pas régulier, il serait facile de le rompre, et alors votre père...

— Qu'osez-vous me proposer, monsieur ! De grâce, ne m'obligez pas à oublier le respect que je dois à un ami de mon père.

— Je ne saurais vous empêcher de courir à votre perte ; mais j'espère encore que vous réfléchirez, et lorsque vous aurez pris le parti que commande la raison, vous me trouverez disposé à vous servir.

Pigault salua sans répliquer, et se retira. Pendant que ceci se passait, une autre scène avait lieu au domicile de Charles, où le valet de chambre Olivier s'était rendu sur l'ordre de son maître. Après avoir vanté longuement la générosité du comte, qui, disait-il, prenait le plus vif intérêt à M. Charles, il était parvenu à faire accepter à Eugénie une bourse bien garnie. C'était, avait-il dit, un prêt que M. le comte faisait à son mari afin de l'aider

tention de combattre quelques petits scrupules, qui, je l'espère, seront bientôt dissipés.

Eugénie ne put répondre d'abord, tant elle était émue; mais René s'écria :

— Sur ma foi, monsieur, m'est avis que vous n'avez pas le temps à vous amuser aux bagatelles de la porte?

— Quel est ce rustre? demanda le comte en regardant le bas Normand par-dessus son épaule.

— C'est un honnête homme, répondit Eugénie un peu remise, que mon mari traite comme son ami, son frère, et qui le mérite.

— Et cet ami-là, belle dame, est sans doute un peu le vôtre?

— Par la raison, monsieur, qu'il est celui de mon mari.

— En ce cas, vous ne pouvez me refuser un peu d'amitié; car personne ne s'intéresse plus vivement que moi au sort de M. Charles; personne n'est plus disposé à lui donner des preuves...

— Je dois vous dire, monsieur, que ces preuves ont déjà été trop loin.

— Mou Dieu! c'est pourtant fort simple. Je

vous ai envoyé de l'argent parce que j'ai présumé que vous en aviez besoin, et j'ai offert ma protection à votre mari parce que je crois qu'elle peut lui être utile. Comme il est impossible que M. Charles ne perde pas son procès, il ne pourra éviter la prison que par la fuite; alors je lui procurerai quelque emploi lucratif dans les colonies; nous observerons les bienséances, votre fils sera élevé dans l'aisance; je me propose de veiller moi-même à son éducation, et...

— N'allez pas plus loin, monsieur; je ne le souffrirai pas!

— Ni moi, non plus, sacrebleu! s'écria René. Tenez, monsieur Charles, vous ferez bien de l'mettre à la porte; car je m'sens une rude envie de l'faire passer par la fenêtre.

— Monsieur, dit Charles en sortant de sa retraite, votre conduite est celle d'un lâche et d'un iufâme: je n'attends point, je ne veux point d'explication; sortez!

— Ah! mon petit monsieur, vous le prenez sur ce ton! Vous oubliez donc, mon ami, qu'un homme comme moi n'a pas besoin d'avoir recours à son épée pour venger les injures que peuvent lui faire les gens de votre sorte?

— Puisqu'il s'agit de choisir entre l'infamie et votre haine, mon choix ne peut être douteux.

— Nous saurons bien rabattre ce petit orgueil... Quand on est l'ami des ministres...

— Ma foi ! dit René si tous les amis des minist' vous r'semblent, c'est pas étonnant qu'la boutique soit si bien menée.

Le comte furieux fit un mouvement pour sortir, mais Pigault l'arrêta pour lui faire reprendre la bourse qu'Eugénie avait reçue.

— Partez maintenant, monsieur, lui dit-il ; hâtez-vous, car je ne pourrais peut-être maîtriser plus long-temps l'indignation que j'éprouve.

— Nous vous calmerons, murmura le comte en sortant.

Pigault ne pouvait se dissimuler le danger de sa position, mais il lui était impossible d'y changer quelque chose ; il lui fallait espérer et attendre. D'ailleurs la puissance des grands devenait chaque jour moins redoutable ; on était en 1789, les esprits fermentaient depuis longtemps, et il était aisé de prévoir que de grands événements étaient sur le point de s'accomplir ; c'étaient là autant de rai-

sons qui engageaient Pigault à rester en France; il espérait bientôt voir s'ouvrir devant lui une carrière qui lui convînt mieux que celle dans laquelle, en dernier lieu, la nécessité l'avait contraint de se jeter.

Dès le lendemain de la scène que nous venons de rapporter, le comte de Préval se rendit à l'hôtel où le père de Pigault était descendu.

— Savez-vous bien, mon ami, lui dit-il, que cette diable d'affaire fait un bruit unique?... On blâme votre inaction, votre faiblesse; on convient généralement que vous avez tort de laisser s'engager un procès qui peut être interminable.

— Eh! grand Dieu! je ne demanderais pas mieux que de l'empêcher, mais le moyen?

— Il en est un fort simple: faire mettre Charles à la Bastille sur un ordre du roi, et lui déclarer ensuite qu'il ne rentrera en grâce auprès de vous et ne recouvrera la liberté qu'en renonçant à cette aventurière qu'il appelle sa femme; vous sentez que ce prétendu mariage sera facilement cassé... Je sais bien que votre fils résistera d'abord, mais on ne s'évade pas de la Bastille aussi facilement que de la maison de détention de Calais.



— Mais ce moyen que vous trouvez simple me paraît fort difficile, mon ami, on n'obtient pas aujourd'hui une lettre de cachet comme on veut.

— Bon ! ne vous inquiétez pas de cela ; donnez-moi votre autorisation, et je me charge du reste.

Le bon homme ne se fit pas presser, et, muni de l'autorisation paternelle, le comte courut à Versailles, où il obtint sans beaucoup de peine la lettre de cachet qui lui était nécessaire.

— Maintenant, mon drôle, disait-il en revenant à Paris, je vais vous montrer ce que l'on gagne à s'attaquer à des gens comme moi. Demain, au point du jour, vous irez sous bonne escorte prendre un logement à la porte Saint-Antoine, là vous aurez le loisir de faire de la vertu théorique.

Mais en ce moment même la plus grande agitation régnait dans Paris : le lendemain, au lever du soleil, quarante mille citoyens couraient aux armes ; l'autorité avait alors trop de besogne pour s'occuper de l'exécution de lettres de cachet, et, quelques heures après, Pigault lui-même entra au pas de charge dans

les cours de cette forteresse, où l'on s'était proposé la veille de lui faire passer une partie de sa vie.

Le comte de Préval ne tarda pas à fuir en Angleterre, et le père de Pigault retourna à Calais; mais le procès n'en eut pas moins son cours; la sentence du juge de Calais fut confirmée, et Charles fut condamné aux frais. Voici comment Pigault lui-même raconte la fin de cet incroyable procès (\*):

« Lécuyer, procureur au parlement, avait barbouillé du papier pendant six mois pour prouver à la cour que Charles était bien et dûment mort. Cependant, comme il connaissait le défunt et son domicile, il lui fit signifier l'arrêt de la chambre, avec invitation de l'aller payer sans délai, à peine d'y être contraint par corps. Charles, tout mort qu'il était, fut en personne payer le procureur, afin de ne plus entendre parler de tous les coquins à qui il avait eu affaire dans ce malheureux procès. »

(\*) Préface de *Charles et Caroline*.

## X.

## AUTEUR ET SOLDAT.

Les ressources de Pigault commençaient à s'épuiser; cependant la perte de son procès venait de lui ravir sa dernière espérance: son peu de talent comme comédien lui ôtait toute chance de pouvoir contracter un engagement avec quelqu'un des directeurs des théâtres de Paris. Il avait résolu de se fixer néanmoins dans la capitale, dont le séjour et la liberté convenaient à ses manières hardies et à sa franchise de son caractère. Il chercha dans la fécondité de son imagination, sa facilité de travail et son ardeur de réussir, des ressources qui menaçaient de lui manquer de toutes parts à la fois. La première pièce qu'il composa après celle dont l'évêque de Liège avait si singulièrement fait l'acquisition, fut *Charles et Caroline*. Ce premier ouvrage, qui est aussi le plus mauvais de l'auteur, eut néanmoins beaucoup de succès alors au théâtre de la République; le sujet en est

pris dans les aventures de Pigault lui-même; c'est tout simplement l'histoire de son mariage et de son procès longuement dialoguée.

Quoi qu'il en soit, ce fut le succès de cette espèce de drame qui commença la réputation littéraire de Pigault. Le directeur, désirant s'attacher l'auteur, lui offrit un engagement de 4,000 francs en qualité de régisseur, d'acteur et d'*impresario*, avec cette condition cependant que ses droits d'auteur lui seraient payés à part. Pigault, encouragé, travailla avec ardeur; il fit le *Pessimiste*, contre-partie de l'*Optimiste* de Colin d'Harleville, et il joua lui-même le principal rôle de cette pièce, qui ne fut pas moins bien accueillie que la précédente. Il était du reste vraiment bon dans le rôle du Pessimiste, et longtemps après, il convenait que c'était le seul rôle où il se fût montré supportable.

Malgré tous les avantages de sa nouvelle position, Pigault ne tarda pas à s'en dégoûter. De tout temps le métier de régisseur a été le plus détestable des métiers; et ce n'est pas sans raison que l'on a dit qu'une troupe de comédiens est plus difficile à conduire qu'une ar-

mée de cent mille hommes. Le nouveau régisseur se vouait au diable cent fois par jour. Une actrice alors en réputation, mademoiselle Desgarcins, lui donnait à elle seule plus de mal que toute la troupe : c'étaient à chaque instant de nouvelles exigences, de nouveaux caprices. Un jour que Pigault lui faisait des reproches mérités, elle dit après l'avoir écouté patiemment :

— C'est vrai, j'ai tort... d'autant plus tort que tu es un bon camarade... Tiens, embrasse-moi, et n'y pensons plus.

Puis, le baiser donné et rendu, elle s'écria en riant comme une folle :

— Est-il possible, mon pauvre Pigault, que tu sois encore amoureux de ta femme !

— Les sentiments que j'ai pour ma femme, répondit le régisseur, ne sont pas de ceux qu'un caprice fait naître et qu'un autre caprice détruit.

— Eh bien ! en vérité, c'est grand dommage ; car je ne te connaissais qu'un travers, celui de gronder sans cesse, de te croire toujours en scène jouant le Pessimiste... maintenant je vois bien que tu vaux un peu moins que je ne l'imaginais.

— Allons, folle, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de ta jolie et méchante tête, capable de faire damner les anges.

— Monsieur, je parle sérieusement; il y a déjà quinze grands jours que j'ai le malheur de vous aimer, et vous n'avez pas l'air seulement de vous en apercevoir.

Pigault fut tout étourdi de cette déclaration à brûle pourpoint. Sans doute il aimait sa femme; mais son rigorisme n'allait pas jusqu'à voir tranquillement une jolie personne se mourir d'amour pour lui. Or, mademoiselle Desgarcins avait accompagné sa déclaration de quelques larmes si naturellement jouées, qu'après être un peu revenu de sa surprise, il s'efforça de lui prodiguer de touchantes consolations.

Cette scène se passait pendant un entr'acte dans la loge de l'actrice: le temps s'écoule vite en pareille circonstance; l'entr'acte se prolongeait singulièrement, et le public commençait à prendre de l'humeur. Les murmures se firent entendre, puis les cris éclatèrent; mais les acteurs ne bougeaient pas de leur loge, d'ailleurs on n'avait pas sonné. Fort heureusement le directeur, qui était au foyer, apprend ce qui

se passe; il accourt, il crie, tempête, appelle le régisseur de toute la force de ses poumons. Alors, mademoiselle Desgarcins ouvre la porte de sa loge et sort entraînant Pigault, dont la toilette est dans le désordre le plus comique.

— Mon Dieu! monsieur, s'écria-t-elle en riant comme une folle, le voici votre régisseur; mais cette fois au moins j'espère que vous ne vous en prendrez pas à moi de ce qui arrive: le pauvre garçon se mourait d'amour... pour sa femme, comme vous savez, et j'étais en train de le guérir.

Pigault était hors de lui; mais il avait trop d'esprit pour ne pas sentir que la plaisanterie était de bonne guerre.

— Soyez sûre, ma belle enfant, dit-il en se rajustant de son mieux, que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

L'aventure n'eut pas ce jour-là d'autres suites; mais Pigault ne négligea rien dès lors pour forcer cette actrice à rabattre quelque chose de ses prétentions exagérées; et ce fut pour y parvenir qu'il fit engager une toute jeune personne, fort jolie et fort peu connue encore, mais dont il avait, avec son tact ordinaire, apprécié le

talent : cette jeune fille, que l'on appelait alors la petite Simon, et qui eut plus tard tant de succès dans *Misanthropie et repentir*, est aujourd'hui la veuve de Ribouté, auteur de *l'Assemblée de famille*. Ses débuts furent si heureux que ses appointements furent tout d'abord portés à quatre mille francs, ce qui était énorme à cette époque. Dès lors les indispositions de mademoiselle Desgarcins devinrent moins fréquentes ; elle fut moins exigeante ; mais elle commença à détester très-cordialement le régisseur, qui bientôt fatigué de cette guerre de tous les jours, de tous les instants, renonça au cumul et se borna à jouer les rôles qu'il avait créés. Quelque temps après, Monvel, qui était en Suède, revint, et ce grand comédien n'eut pas de peine à faire pâlir Pigault. Il rompit alors son engagement et s'entint à la littérature : il fit *l'Amour et la raison* et *l'Orpheline*, deux comédies qui n'eurent pas moins de succès que ses précédents ouvrages ; Pigault regarda toujours *l'Orpheline* comme son meilleur ouvrage dramatique : c'était sa comédie de prédilection, l'œuvre dont il se montrait le plus fier.

Cet homme, comme on l'a vu, si constant en



amour, était fort inconstant dans ses goûts. La guerre venait d'éclater; une coalition formidable se formait sur nos frontières et menaçait de venir étouffer cette révolution dont tant de nobles cœurs avaient salué l'aurore avec joie. Aussitôt Pigault abandonne ses paisibles travaux littéraires; rien ne peut le retenir, ni les sollicitations de ses amis, de ses camarades, ni les larmes de sa femme: la liberté est son bien le plus précieux, et il veut la défendre: il se hâte donc de mettre ses affaires en ordre; il laisse à sa femme une somme assez considérable, s'arrange pour qu'elle reçoive exactement le produit de ses ouvrages, et, muni de quelques louis seulement, il s'engage comme simple volontaire dans les dragons de Custine.

Un homme de ce caractère ne pouvait rester longtemps dans les rangs inférieurs où il s'était jeté; aussi, en arrivant à Cambrai, fut-il élevé au grade de sous-lieutenant, avancement qui s'explique d'ailleurs par le besoin d'officiers dont l'émigration diminuait chaque jour le nombre, et par les connaissances militaires que Pigault avait acquises précédemment.

Cependant l'armée française se rassemblait;

elle ne pouvait tarder à franchir la frontière; les volontaires arrivaient de toutes parts, mal équipés, à peine armés; mais tous pleins d'ardeur. Pigault retrouva parmi eux ses anciens frères Bernier et Albert, qui, comme lui, venaient d'être faits officiers, mais dont la hourse n'était guère mieux garnie qu'autrefois. Cela n'empêcha pas les trois amis de faire bombance pendant quelques jours; mais les fonds de Pigault furent bientôt épuisés, et il fallut avoir recours aux expédients. Ils réfléchissaient tous trois, à l'issue d'un bon dîner dont la carte devait emporter leur dernier écu; tout à coup Bernier s'écria :

— Parbleu! mes amis, nous ne sommes qu'à sept lieues de Valenciennes!

— Cela nous avance beaucoup, répondit Pigault, si c'est là tout ce que tu as à nous offrir...

— Laisse-moi donc développer ma proposition : nous ne sommes qu'à sept lieues de Valenciennes, et j'ai dans cette ville un respectable oncle, curé de son métier, et assez bon diable de son naturel, mais passablement dur à la desserre. Il y a bien dix ans que le brave

homme n'a eu de mes nouvelles. Je pense donc qu'il ne serait pas impossible d'obtenir de lui un léger subside, capable de nous faire prendre patience... Mais il ne faut pas se montrer là en uniforme; mon respectable oncle a horreur de l'uniforme depuis que je lui en ai fait payer trois en six mois... Il y a longtemps de cela. Je me rappelle que la dernière fois que je le vis, il me dit: — Mon ami, tu as choisi là un mauvais métier; je ne conçois pas que l'on se fasse casser les bras et les jambes pour le seul plaisir de se faire mettre à l'hôpital et d'aller mourir aux Invalides. — Mon cher oncle, répondis-je, il faut bien faire quelque chose, et j'aime à voir du pays. — Eh bien! est-ce qu'on a besoin d'avoir un sabre au côté pour cela? Voyage, mon garçon, qui est-ce qui t'en empêche? Fais un pèlerinage en terre sainte, par exemple, et tu gagneras des indulgences plénières pour toute ta famille.

— Je lui promis bien d'y penser, continua Bernier. Voici donc ce que j'imagine: nous obtenons une permission de trois jours et nous partons. Arrivés à Valenciennes, nous louons des habits de pèlerins: ça ne doit pas être rare,

et nous allons chez le curé. — Nous arrivons de terre sainte, et nous avons naturellement une soif d'enfer et une faim de tous les diables... D'ailleurs, nous avons tant de choses admirables à raconter que l'on se hâte de nous faire mettre à table. Mais voici le beau de l'affaire ! Nous apportons une foule de reliques du plus grand prix, des reliques qui valent un royaume, mais dont nous donnons les deux tiers pour vingt-cinq louis, attendu que nous n'en faisons pas un objet de spéculation... Eh bien ! comment le trouvez-vous celui-là ?

Plus la proposition était extravagante, mieux elle devait être accueillie. Dès le soir même la permission fut obtenue, et le lendemain les amis étaient à Valenciennes. Ce ne fut pas sans peine que l'on se procura les costumes nécessaires ; mais enfin on en vint à bout, et vers la fin du jour les trois amis, bourdon en main, se présentèrent chez le pasteur.

— Mon respectable oncle, s'écria Bernier en se jetant dans les bras du bon homme, recevez mes remerciements pour le saint conseil que vous m'avez donné dans le temps!...

— Grand Dieu!... serait-il possible!... c'est toi, Bernier?... et tu reviens...

— De la terre sainte, mon très-cher oncle. Dieu merci, la famille ne manquera pas d'indulgences.

— Ah! mon ami, elles ne pouvaient arriver plus à propos, car nous sommes au temps de l'abomination de la désolation... Conçois tu cela, Bernier? vendre les biens du clergé! c'est une rage, une frénésie.

— Nous en avons de toutes les façons; des petites, des grandes, des plénières, des archi-plénières... ce qui pour le moment, mon cher oncle, ne nous empêche pas de mourir de faim.

— Allons donc, Thérèse, dépêchez-vous, ma fille; ces pauvres gens ont dû tant souffrir!

Malgré l'abomination de la désolation dont se plaignait le curé, son garde-manger était toujours bien garni; aussi la table se trouva-t-elle promptement couverte.

— Apportez de la bière, dit le pasteur, de ma bonne bière que vous savez.

— Non, mon oncle, s'écria Bernier, non, cela est inutile, il ne nous est pas permis de faire usage de liqueurs fortes.

— C'est donc un vœu que vous avez fait, mes enfants?

— Oui, monsieur, répondit Pigault avec le plus grand sang-froid, nous avons fait vœu de ne boire que du vin.

— C'est un singulier vœu pour des pèlerins, mes chers fils...

— C'est que nous avons voulu que les biens périssables de ce monde nous rappelassent en toutes circonstances les biens qui sont promis au juste dans le ciel... Prenez et buvez, a dit Jésus, prenez et buvez, ceci est mon sang... Or, ce sang, monsieur le curé, c'était d'excellent vin de lacryma-christi, certains auteurs disent du tokai... Il est vrai que saint Augustin nous apprend que ce pouvait bien être du vin de Chypre... Il y a des auteurs qui penchent pour le champagne, d'autres pour le bourgogne; mais dans tous les cas, il est certain que ce n'était pas de la bière... Vous comprenez donc, monsieur le curé....

Le saint homme ne comprenait pas du tout; il ne se rappelait pas que saint Augustin eût rien dit de pareil; mais, craignant de passer pour un ignorant, il fit signe en soupirant à Thérèse, qui disparut et rapporta bientôt un panier de douze bouteilles. Les trois pèlerins



mangèrent comme des Anglais, malgré les questions multipliées du pasteur, qui faisait tous ses efforts pour amener des temps d'arrêt dans ces rapides évolutions machélières.

— Vous disiez donc, mes enfants, que vous apportiez des reliques précieuses?

— Des reliques impayables, mon oncle. Tenez, voici trois dents du chien qui mordit saint Pierre quand il renonça son maître...

A ces mots, il fouilla dans sa poche; mais comme les douze bouteilles étaient vides, et que les amis avaient le cerveau tant soit peu chargé des vapeurs de ce vieux bourgogne, au lieu des dents qu'il annonçait, Bernier présenta à son oncle une pipe élégamment cuillottée.

— Qu'est-ce que cela, mon ami?

— C'est, répondit Bernier en s'apercevant de sa méprise, c'est la pipe de Malchus... qui perdit une oreille au jardin des Oliviers.

— Malchus... Cet homme-là fumait?

— Comme un Hollandais, mon cher oncle, et il y avait de quoi.

— Et n'avez-vous point quelque morceau de la vraie croix?

— Quelque... Dis donc, Pigault, n'avons-nous pas quelque morceau de la vrai croix ?

— Certainement, tu sais que, pour éviter la convoitise des gens à qui nous étions obligés de demander l'hospitalité, je pris le parti d'en faire faire un manche au couteau de la sainte Vierge.

Et il exhiba un mauvais couteau dont il s'était muni à tout événement.

— Voici, dit Albert, un morceau du saint suaire.

— Mais, mon cher frère, je croyais que le saint suaire tout entier était à Besançon ?

— Certainement, il y est, monsieur le curé, personne n'en doute; mais le saint suaire est une de ces reliques qui ont le privilège de se trouver en même temps dans plusieurs lieux différents.

Il n'y avait rien à répliquer à cela: le curé était dans l'admiration, la vieille Thérèse était tentée de se prosterner devant de si saintes choses. Les amis achevèrent de vider leurs poches; celui-ci en tira un fragment de la robe de saint Joseph, celui-là les boutons de la culotte de Chrysostome; Pigault la guimpe de la sainte



Vierge. Le brave pasteur était dans l'admiration et se béatissait d'autant plus qu'il comprenait moins; aussi les trois écervelés eurent-ils un succès admirable.

— J'espère, mon cher neveu, dit enfin le curé après un soigneux inventaire, que vous ne me refuserez pas quelque'une de ces saintes reliques.

— Nous rougirions, mon cher oncle, d'en faire un objet de spéculation, et nous vous les céderons avec d'autant plus de plaisir, au prix coûtant, que c'est à votre intention que nous les avons acquises... pour vingt-cinq louis: c'est un marché d'or... et les indulgences par-dessus le marché... Remarquez, je vous prie, que nous ne vous comptons pas le port.

Le visage du curé se rembrunissait à chaque parole: vingt-cinq louis! dans ces temps de désolation où l'on vendait les biens du clergé!...

— Hélas! mes frères, dit-il en soupirant, je ne suis pas riche.

— Raison de plus, mon oncle; c'est une pacotille que vous placerez avantageusement. Il y a, certes, mille contre un à gagner.

— Les fidèles deviennent plus rares de jour en jour.

— Et les reliques donc ! on n'en trouve plus... Profitez de l'occasion, les temps peuvent devenir meilleurs, et trop heureux sont ceux qui peuvent placer aussi sûrement leur argent.

— Vingt-cinq louis ! disait mentalement le bonhomme, c'est un beau denier... Il y a bien des messes là dedans !... Ma paroisse, il est vrai, sera pourvue de reliques, de manière à me faire des envieux ; et, si les confrères en sont curieux, ils ne les auront qu'à bonnes enseignes...

Après ce judicieux raisonnement, le saint curé alla chercher la somme que les honnêtes pèlerins empochèrent de bonne grâce ; puis, comme toutes les bouteilles étaient vides et qu'il se faisait déjà tard, Bernier donna le signal de la retraite en promettant à son oncle de le venir voir le lendemain ; mais le lendemain les trois amis avaient rejoint le régiment, et huit jour après ils entraient en campagne.

Pigault ne tarda pas à se faire remarquer par sa bravoure, son sang-froid et sa décision. A la bataille de Valmy, on l'envoya prendre position près d'un château occupé par l'enne-

mi; il obéit, mais il ne tarde pas à reconnaître que la position n'est pas tenable : un feu terrible partait en effet du château, et lui avait mis en quelques minutes plusieurs hommes hors de combat; lui-même fut bientôt légèrement atteint d'une balle.

— Diable, dit-il en se tournant vers ses hommes, faisons-nous tuer, rien de mieux; mais que cela du moins serve à quelque chose, et ne nous laissons pas canarder ainsi comme un blanc de tir. Délogeons ces garnements qui nous fusillent par les fenêtres: en avant d'abord! et nous verrons après.

Cela dit, il s'élançe le premier vers le château, ses hommes imitent son élan, et tous pénètrent en un instant dans une première cour, malgré le feu bien nourri qui part plus vivement des fenêtres, et l'impossibilité d'y riposter.

— Rendez-vous, canailles, rendez-vous, s'écrie Pigault, ou je vous brûle tout vifs!

L'exécution suit de près la menace: le feu est mis à quelques bottes de paille que l'on jette contre la porte, et les flammes s'élèvent promptement jusqu'au premier étage. L'ennemi,

ependant, était trop nombreux pour songer à se rendre : une centaine d'hommes sautent par les fenêtres, d'autres les rejoignent en passant au travers des flammes, et la cour du château devient à son tour le théâtre d'un combat sanglant. Jamais Pigault ne s'était senti tant d'ardeur et de forces ; les coups qu'il portait étaient terribles, et ses soldats, animés par son exemple et par l'imminence du danger, se battaient avec une résolution qui tenait de la rage et du désespoir. Les rangs des Autrichiens s'éclaircissaient rapidement ; et après un quart d'heure de combat, Pigault eut la gloire de faire mettre bas les armes à cette troupe deux fois plus nombreuse que celle qu'il commandait.

— Maintenant, mes amis, nous pourrions aller reprendre notre position, dit-il ; mais nous serons plus utiles ici, j'imagine : commençons donc par éteindre le feu qui menace de consumer tout le château.

L'incendie, malgré la rapidité de ses progrès, fut facilement éteint, et Pigault, après avoir fait enfermer ses prisonniers dans la cave et avoir barricadé toutes les issues, at-

tendit qu'on lui envoyât des ordres ; mais l'action s'était engagée sur toute la ligne, et l'on ne pensait plus à sa faible troupe ni à lui. Bientôt, cependant, une division ennemie, chargée vigoureusement par la cavalerie de Kellermann, manœuvra de manière à s'appuyer sur le château ; elle s'en approcha sans défiance, et fut accueillie par un feu bien nourri. Le général, étonné de cette brusque diversion, ordonna aussitôt de faire avancer l'artillerie, et deux mille hommes attaquèrent le château, dont les invisibles défenseurs ne se pouvaient estimer qu'à la multiplicité de leurs coups.

— Voilà qui devient comique, dit Pigault à ses braves ; il paraît que l'on veut nous faire les honneurs d'un siège. Tenons ferme, et donnons de la besogne aux habits blancs. Il est impossible qu'on n'envoie pas promptement un renfort disputer le passage à ces poltrons qui fuient, et nous serons sauvés de leurs griffes.

Il se hâte alors de faire créneler les murailles, il dispose son monde avec un rare esprit d'ordre et d'intelligence, et le combat conti-

nue avec une nouvelle vigueur. Mais le canon fait bientôt de terribles ravages dans le château : des pans de muraille s'écroulent, les fenêtres volent en éclats ; Pigault et ses gens sont presque à découvert. Ils tiennent encore cependant, ils ne songent même pas à se rendre ; malheureusement les munitions s'épuisent, elles ne peuvent tarder à manquer.

— Visez juste, disait Pigault, nous n'avons pas de cartouches à perdre, il faut que tout coup porte et tue.

Ces ordres étaient exécutés avec intelligence et précision, et son monde cependant diminuait sensiblement : le château était percé à jour de tous côtés, la position ne fut bientôt plus tenable ; un instant encore, et c'en était fait de la chétive garnison, lorsque tout à coup un grand mouvement se fit dans la division ennemie ; son centre, attaqué par quelques bataillons français, venait de fléchir et se débandait ; la gauche et la droite battaient en retraite pour se rallier, et bientôt Pigault, débloqué, se trouva maître du terrain. Kellermann, qui avait vu l'importance que l'ennemi attachait à conserver cette position, s'at-

tendait à la trouver occupée par une garnison nombreuse. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il en vit sortir Pigault à la tête d'une soixante d'hommes !

— Vous êtes un brave officier, monsieur, lui dit-il, et je ne vous oublierai pas.

En effet, Pigault ne fut pas oublié ; car à la fin de cette campagne, où il continua de se distinguer, il revenait à Paris avec le grade d'adjudant général. Il passa alors quelque temps sans emploi ; mais aussitôt qu'il eut pris un repos que les fatigues de cette guerre glorieuse lui avaient rendu nécessaire, il fut envoyé à Saumur en qualité de chef de remonte, emploi qui lui convenait peu, mais qu'il se serait fait un scrupule de refuser dans ces moments où la patrie avait besoin sur tous les échelons d'hommes dévoués et capables de la servir.

La France était alors en proie au pillage le plus éhonté : tout ce qui n'était pas patriote pur volait le gouvernement, et les fournisseurs des armées surtout, malgré la sévérité de quelques exemples que ne justifiait que trop le scandale de leurs rapines, faisaient des bénéfices immenses en chaussant nos fantassins de

souliers de carton, en enfourchant nos cavaliers de misérables rosses, et en livrant tout le reste à l'avenant. Pigault, d'une probité sévère, ennemi déclaré et de la fraude et des voleurs, ne pouvait demeurer froid spectateur de tels excès; aussi, dès le premier jour où un convoi de chevaux lui fut amené, il refusa l'admission de quatre-vingt-dix-huit sur cent.

— Mais, lui dit le marchand de chevaux, vous voulez donc mettre la cavalerie à pied?

— Pourquoi pas, je vous prie, mon drôle? Croyez-vous que nos cavaliers en seront beaucoup plus à l'aise quand, indépendamment de la selle qu'il leur faudra porter, ils auront à traîner après eux les misérables haridelles que je refuse de recevoir?

— Mes chevaux sont un peu fatigués, il est vrai: c'est le résultat de la route; mais qu'on leur donne le temps de se reposer.

— Pensez-vous que ce soit en soignant des chevaux à l'écurie que l'on mettra à la raison les chouans qui infestent le Bocage?

— Allons, allons, nous aurons de la peine à nous entendre; mais il y a cependant moyen de s'arranger.



Et en disant ces mots il s'approchait plus près de Pigault, à qui il glissait dans la main un rouleau d'une centaine de louis.

— Pour qui me prenez-vous? s'écria Pigault pâle d'étonnement et de colère.

— Mais il y a cent louis bien complés. Vous savez combien le numéraire est rare.

— Je sais aussi combien les fripons sont communs; mais je ne suis pas d'humeur à en augmenter le nombre. Reprenez votre or, ou plutôt emmenez vos chevaux, et rendez-moi grâce de vous laisser partir avec vos oreilles.

Le marchand de chevaux lui tourna les talons sans mot dire; mais il était Normand et ne se tint pas pour battu.

— Cet homme est un imbécile, se disait-il, il n'y aura jamais rien à faire avec lui; mais je sais un autre moyen de le mettre à la raison; il prendra les chevaux, ou pour la dernière fois il aura été chargé d'en recevoir.

Cela dit, il se rend à Tours, où siégeaient les représentants du peuple chargés de l'organisation de l'armée républicaine; il demande à être entendu pour faire une communication importante, et est aussitôt introduit.

— Citoyens, dit-il, la république est indignement trahie; les Vendéens battent nos soldats chaque jour, et comment en pourrait-il être autrement lorsque les employés honorés de la confiance du gouvernement s'entendent avec l'ennemi?

— Explique-toi, citoyen; on fera bonne et prompt justice des coupables.

— Voici un fait entre mille: la cavalerie, vous le savez, est dans un pitoyable état; les chevaux manquent: je fais des efforts inouïs pour en réunir une centaine; je les paye un prix fou avec la certitude de perdre; mais qu'est-ce qu'un sacrifice d'argent quand il s'agit de servir la république? J'envoie les chevaux à Saumur, et le chef de remonte, aristocrate échappé de la petite maison du roi, en refuse quatre-vingt-dix-huit sur cent; il n'en garde que deux pour lui, les plus beaux, bien entendu, et nos braves cavaliers continueront d'aller à pied, parce que les aristocrates se couvrent d'un voile de patriotisme et de dévouement.

Qu'on juge de la colère des représentants. Il fut question de faire immédiatement juger Pi-

gault par une commission militaire, et le procès n'eût pas été long; mais, heureusement pour lui, il avait fait épier les démarches du marchand de chevaux, dont la résignation avait excité sa surprise et sa défiance; il n'avait pas tardé à apprendre qu'il était parti à franc étrier pour Tours, et, enfourchant lui-même un des deux chevaux qu'il avait gardés, il avait suivi le maquignon; il arriva chez les représentants au moment même où celui-ci en sortait.

— Parbleu! mon drôle, s'écria-t-il, vous ne m'attendiez pas ici!

— Je m'inquiète fort peu, citoyen, de ce que vous y venez faire.

— Et moi, plus curieux, je prétends savoir ce qui vous y a amené.

— C'est un peu fort!

— C'est comme ça. Allons, revenez de bonne grâce sur vos pas, ou je vous fais marcher devant moi.

Et comme d'un rapide mouvement Pigault à la fois étendait la main pour indiquer le chemin à suivre, et faisait mine de lever le pied un peu plus haut que pour marcher, le maquignon sentit qu'il en fallait prendre son parti et retourna sur ses pas.

— Citoyens représentants, dit Pigault en entrant, voici un coquin à qui je vous prie de donner une leçon de probité à défaut de patriotisme; non seulement il vole la république, mais il calomnie ceux qui la servent et la chérissent. Il m'a dénoncé, j'en suis sûr; il m'aura habillé en aristocrate, en suppôt de Pitt et Cobourg. Eh bien! il n'agit ainsi, citoyens, que parce que j'ai refusé de l'aider à à voler l'État; veuillez prendre la peine de descendre, et je vais vous montrer le meilleur des cent chevaux qu'il prétendait me faire trouver bons moyennant un pot-de-vin de cent louis.

— Ah! citoyen, quant aux cent louis...

— Ne me démens pas, coquin! Citoyens représentants, c'est au nom de la république une et indivisible que je vous invite à venir examiner le meilleur cheval de cet honnête fournisseur.

L'invitation était pressante, il eût été difficile de n'y pas faire droit; les représentants descendirent, et Pigault leur fit examiner dans le plus grand détail la rosse étique qui lui servait de monture, et dont l'aspect était d'au-

tant plus misérable et chétif, qu'elle venait de faire d'un trait une route assez difficile.

— C'était là la meilleure bête sur cent? demandèrent les représentants.

— Qu'il ose dire le contraire! répliqua Pigault.

Le maquignon demeurait coi, faisant gauchement de piteux signes de détresse à l'un des deux représentants; celui-ci, soit pitié, soit connivence, s'efforça d'atténuer la faute: il dit que le meilleur citoyen pouvait se tromper; que le marchand de chevaux avait été assez heureux pour donner en d'autres occasions de notables preuves de civisme; il fit si bien, enfin, que les choses en restèrent là; mais ce n'était pas le compte de notre chef de remonte, qui voulait absolument avoir raison du voleur.

— Ces gens là vous absolvent, lui dit-il lorsque les représentants se furent retirés, mais moi je suis plus difficile à contenter, et vous allez m'accompagner à Saumur pour déclarer, devant tous les officiers de la garnison, que vous m'avez calomnié, et que vous m'en demandez humblement pardon.

— Que demandez-vous, citoyen? je me ferais plutôt couper en quatre!

— Libre à vous ; car, sur ma parole, j'ai depuis ce matin l'envie de vous passer mon sabre au travers du corps.

— Citoyen, ce sont de fort mauvais procédés... Je n'avais pas l'intention...

— Choisissez votre arme, ou en route pour Saumur.

— Mais je ne puis faire une telle déclaration sans me déshonorer, sans me perdre.

— Alors, avez un peu de cœur... sur le terrain ou à Saumur.

— Eh ! mais, je me rappelle qu'une affaire importante m'appelle à Saumur !

— J'en étais sûr, et c'est fort heureux pour vous. En route, allons !

Il n'y avait pas de terme moyen. Pigault ne voulait rien entendre. Ils partirent donc, et tant que dura le voyage, le marchand de chevaux mit tout en usage, lamentations, prières, promesses, larmes au besoin, pour faire changer l'invariable résolution de son persécuteur. Mais c'était bien peine inutile, et une fois arrivés, il lui dicta les termes dans lesquels il voulait que les excuses fussent faites ; puis il réunit quelques officiers, devant lesquels il

exigeait que le pauvre diable répétât sa leçon. Il fallut bien s'exécuter, mais le malin maquignon feignait d'avoir peu de mémoire, et de ne pouvoir se rappeler les mots les plus saillants de cette comique palinodie; à chaque fois Pigault, au lieu de remplir le bénévole office de souffleur, s'écriait :

— Allons, mon brave, je vois bien que vous aimez mieux m'offrir une réparation honorable.

— Ce peu de mots produisait un merveilleux effet: le maquignon recouvrait subitement la mémoire, et les spectateurs riaient à ventre déboutonné de son effroi et de sa cowardise.

Cette aventure, si simple et si ordinaire en apparence, ne contribua pas peu à dégouter Pigault du service. Il s'était formé dès longtemps des idées d'honneur fixes et sévères, qui ne lui permettaient pas de demeurer indifférent à ce qui se passait en ce moment autour de lui; chez Pigault, une résolution arrêtée était aux trois quarts accomplie. Quelques jours après, il renonçait à la carrière militaire, et revenait à Paris reprendre cette vie d'artiste où l'attendaient tant de succès.

## XI.

## SUCCÈS DE THÉÂTRE.

— Je finirais par croire, disait parfois Pigault à ses amis, que ce n'était guère la peine de faire une révolution : il n'y avait autrefois de voleurs et d'intrigants que dans de certaines classes de la société, la noblesse, la magistrature, la malôte et le clergé ; maintenant il y en a partout ; le peuple a des droits et manque de pain ; on s'appelle citoyens, et non plus monsieur, mais on n'a pas un vice de moins. Oh ! fous, bien fous ceux qui croient à une régénération ! le monde peut changer, sans doute, mais devenir meilleur, jamais !

Ces noires boutades lui étaient familières, mais n'avaient heureusement aucune influence sur la gaieté de son esprit ; tout en se plaignant de ce qui l'entourait, tout en blâmant avec amertume les maux qu'il avait sous les yeux, il conservait son humeur joyeuse ; un moment de plaisir, ou le récit d'une bonne



action, chassaient bien loin derrière lui la pensée des maux dont il ne s'inquiétait que pour le bonheur de sa patrie et de l'humanité.

Il avait repris ses travaux littéraires, et ne tarda pas à faire jouer au théâtre de la Cité *les Dragons et les Bénédictines*, petite pièce vive et pleine d'esprit, dont le succès brillant et mérité fut en partie dû au mérite des acteurs, parmi lesquels on remarquait Saint-Claire et sa femme, madame Pélicier, Duval et Frogères. Ces deux derniers comptaient au nombre des amis de Pigault, qui, dans le cours de sa longue et honorable carrière, n'a jamais accordé son amitié qu'à de parfaits honnêtes gens. Le père Duval est ce bon vieillard qui a donné son nom à un caractère, et qui servait encore, il y a quelques années, d'inimitable compère à Jocrisse Brunet. Peu favorisé de la fortune, mais doué d'un excellent cœur, il ne laissait jamais échapper une occasion de faire le bien, et l'on nous pardonnera ici d'en apporter un exemple que Pigault ne citait jamais sans émouvoir ses auditeurs. Deux de ses voisins, le mari et la femme, avaient péri sur l'échafaud pendant la terreur; ils laissaient une pauvre petite or-

pheline sans ressources. Duval la recueillit, la fit élever comme sa fille, et fut assez heureux pour la marier plus tard à un des riches directeurs du théâtre des Variétés. Son action, ainsi racontée, semble bien simple assurément, mais pour arriver là, il lui avait fallu s'imposer les plus cruelles privations : il avait vendu son argenterie et une partie de son mobilier pour donner une éducation convenable à sa fille adoptive ; plus tard, il se défit du reste pour lui former un trousseau, et se trouva réduit à un état voisin de la misère ; mais tout le monde l'ignorait, car il supportait gaiement l'infortune, et la satisfaction d'avoir fait le bien lui permettait de cacher ses privations sous les dehors d'une gaieté dont la source était dans la pureté de son cœur.

Quant à Frogères, que Pigault aimait avec une cordialité profonde, il partit en 1796 pour la Russie, et s'engagea au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg ; son talent original et facile, son esprit délicat et fin, son caractère honorable et sûr ne tardèrent pas à le faire distinguer de la noblesse et de l'empereur ; il devint en quelque sorte l'ami de Paul I<sup>er</sup>, et,

plus tard, Alexandre lui conserva cette faveur dont il se montra constamment digne.

Une nuit, Alexandre et Frogères se trouvaient dans un bal offert par les officiers des gardes aux dames de la ville; un officier russe s'approchant du comédien :

— Mon frère, lui dit-il, set un brave et digne officier qu'une faute légère a fait exiler en Sibérie; si vous étiez assez bon pour vous intéresser à son malheur, vous obtiendriez son rappel, j'en suis sûr, de la bonté de notre czar.

— Je ne puis pas parler à l'empereur, répondit Frogères, car il est ici incognito. Je vais cependant hasarder en sa faveur une démarche...

Et aussitôt courant vers Alexandre, il lui frappe familièrement sur l'épaule et lui dit :

— Alexiowitz, ce brave officier serait bien heureux s'il pouvait obtenir la grâce de son frère exilé en Sibérie; je ne suis pas grand' chose par moi-même, mais si vous vouliez me soutenir de votre crédit, je suis sûr que nous réussirons.

Alexandre sourit, promit son appui, et signa

dès le lendemain le rappel du pauvre officier.

Lors des désastres de l'armée française, après l'évacuation de Moscou, Frogères demeurait à Saint-Petersbourg, au palais impérial. A la nouvelle de la déroute de la grande armée, la ville fut spontanément illuminée; le palais était resplendissant; les croisées seules de Frogères demeurèrent sombres et comme voilées de deuil, au milieu de l'éclat de la joie générale. Dès le lendemain, il en recevait de vifs reproches, et de grands personnages le menaçaient de la colère d'Alexandre: il fut quelque temps sans oser approcher de l'empereur, qui le fit enfin appeler.

— Frogères, lui dit-il, je ne suis donc plus votre ami, puisque vous ne vous réjouissez pas de ce qui m'arrive d'heureux?

— Votre protection, sire, votre appui sont mon bien le plus précieux, puisse-je ne jamais les perdre! mais n'en serais-je pas indigne si je pouvais oublier que ces vaincus sont mes compatriotes?

— Vous êtes un brave et honnête homme, Frogères, et je n'aurais pas été content de vous si vous eussiez agi autrement.

Frogères revint à Paris en 1814, et il y est mort du choléra en 1832, chez sa sœur, madame Dugazon, deuxième femme de l'excellent comédien de ce nom.

C'est à cette époque (1796) que le libraire Barba devint l'éditeur et bientôt l'ami de Pigault-Lebrun; leur amitié, qui pendant près de quarante ans ne se démentit jamais, se forma, il faut le dire, sous des auspices qui ne devaient pas faire présumer qu'une liaison si étroite et si sincère en résulterait.

Le rideau venait de baisser après la première représentation des *Dragons et les Bénédictines*; la salle retentissait encore du bruit des applaudissements, et le nom de l'auteur venait d'être livré aux bravos du public, le libraire Barba demande où il pourra trouver l'auteur de la jolie pièce qui vient d'obtenir un si brillant succès; on lui indique une loge, il y court et frappe; on ouvre.

— Lequel de vous, citoyens, est l'auteur de la pièce?

— C'est moi, répond brusquement Pigault; que me veux-tu?

— Je voudrais l'imprimer.

— C'était parbleu bien la peine de nous déranger pour cela!... Je serai chez moi demain.

Et sans plus long entretien, il ferme brusquement la porte au nez du visiteur. Barba ne se découragea pas; le lendemain il se présentait chez l'auteur.

— Combien veux-tu de ta pièce?

— Douze cents livres.

— C'est énorme! considère donc que les assignats ne valent plus rien, et que l'argent se montre à peine.

— J'en veux douze cents livres ou rien.

— Alors, l'imprime qui voudra!

— A la bonne heure: je croyais que les considérations allaient revenir sur le tapis, et je te sais gré de m'en faire grâce.

A cette seconde entrevue il en succéda plusieurs, soit au théâtre, soit au foyer. Barba et Pigault ne tardèrent pas à s'apprécier réciproquement. Bientôt les *Dragons en cantonnement* succédèrent aux *Dragons et les Bénédictines*, et n'obtinent pas moins de succès; l'éditeur revint à la charge.

— Est-tu toujours dans les mêmes dispositions? demanda-t-il à Pigault.

- Je n'ai qu'une parole.
- Combien les deux pièces?
- Cent louis.

Il n'y avait rien à gagner à discuter avec un tel homme, M. Barba donna la somme, et il fit une excellente affaire. On venait en effet alors de décréter, sur la proposition de M. Népomucène Lemercier, que les auteurs percevraient un droit pour la représentation de leurs ouvrages en province, et les deux pièces de Pigault furent jouées sur tous les théâtres de la France. Toutefois, si Pigault avait demandé un somme assez forte pour ces deux petits ouvrages, ce n'était pas qu'il se fit illusion sur leur mérite et leur importance, car c'est lui qui, après le succès de son *Petit Matelot*, a formulé cet aphorisme qui fait du moins honneur à sa modestie: « Voulez-vous la recette pour réussir à l'Opéra-Comique?... Un air au ténor, un grand air à la chanteuse en vogue, un duo... et des imbéciles pour écouter toutes ces belles choses.

Cependant Pigault vivait honorablement du fruit d'un travail qu'il aimait. Il avait eu la douleur de perdre Eugénie, et venait de con-

tracter un second mariage avec la sœur de Michaud, que le public regrette et qui a laissé une réputation de bon citoyen, d'excellent homme et d'inimitable comédien. Sa nouvelle épouse était veuve et possédait quelque fortune; il avait hérité lui-même d'une petite propriété voisine de Montargis qui lui rapportait cent louis de rente. Il voulut essayer alors son talent dans un cadre plus large, et où il pût développer plus à l'aise les ressources fécondes de son imagination et de sa gaieté. Il écrivit, de verve et presque sans s'arrêter, *l'Enfant du Carnaval*, dont le libraire Barba lui offrit six cents francs. Pigault en voulait neuf, et le marché ne se conclut pas. Peut être l'auteur ou le libraire eussent-ils fini par céder, mais un ami de Pigault, Julienne, homme d'esprit, de conscience et de goût, qui remplissait alors les fonctions périlleuses et difficiles de défenseur officieux, avait eu connaissance du manuscrit, et il trouvait l'ouvrage original intéressant et gai à tel point, qu'il offrit de s'en faire lui-même l'éditeur à des conditions beaucoup plus avantageuses que celles offertes par Barba.



— Peut-être nous trompons-nous tous deux, dit Pigault; je ne veux pas gagner d'argent dans une opération qui t'en pourrait faire perdre. Mettons-nous loyalement de moitié; je mets dans l'association mon esprit, si esprit il y a, tu y mettras ton argent, et, l'ouvrage imprimé, nous chargerons Barba de la vente.

Cette proposition fut acceptée; l'ouvrage parut, et il eut un tel succès, que Barba acheta bientôt l'édition entière et le droit de réimpression. Dans l'espace de trente ans il en fit paraître dix-sept éditions, c'était une fort belle affaire; mais en toute chose il y a un revers à la médaille, et en 1826 la dix-septième édition fut saisie à la requête d'un procureur du roi, aux ordres alors de cette congrégation si puissante, et dont la colère du peuple a fait si promptement justice. Le livre saisi fut mis à l'index, le libraire perdit son brevet et fut condamné à l'amende et à la prison. C'était un homme de résolution que le libraire Barba; il avait traversé des temps difficiles et vu se succéder nombre de petites tyrannies d'un jour; il ne s'effrayait pas pour si peu, et continua philosophiquement à éditer des ouvrages

qui, depuis trente ans, attiraient la foule dans sa boutique cosmopolite; l'autorité fit fermer par la force son inoffensif magasin.

Il plaidait depuis cinq années, lorsque la révolution de juillet vint mettre un terme aux misérables persécutions que lui avait suscitées la faction stupide de l'aveugle pavillon Marsan. Ainsi Pigault, après avoir si puissamment contribué à la fortune du libraire, son ami, se trouvait en quelque sorte la cause de sa ruine. Sa maison de commerce étant fermée en effet, la prohibition lui étant faite de réimprimer ses propriétés littéraires, Barba se trouvait à la veille de ne pouvoir plus faire face à ses engagements.

Le libraire Barba était ainsi dans la plus cruelle alternative; les persécutions du pouvoir n'excusent jamais un retard aux yeux d'un homme de commerce, et il savait qu'il aurait en vain recours à ces honnêtes sangsues du commerce de la librairie, auxquelles on donne trop légèrement l'honorable titre d'escompteurs. Quelle fut sa surprise lorsqu'à la fin du mois il vit arriver chez lui, vers le soir, un confrère qui portait dans un pan de

sa redingote une somme assez rondelette, et avait l'air de se cacher, comme s'il eût craint d'être surpris au moment de commettre une mauvaise action !

— Combien vous manque-t-il pour faire vos paiements du 30 ? dit-il après les premiers et oiseux compliments.

— Cinq mille francs, et je vous avoue que je ne sais où les trouver.

— Parce que vous ne les avez pas cherchés où ils sont au service d'un honnête homme.

En disant ces mots, il dépose ses sacs sur le comptoir, compte la somme et disparaît sans donner à son ami le temps de lui dire merci. Le 15 du mois suivant, il revint de même :

— C'est encore aujourd'hui le jour de douleur, dit-il en entrant.

— Ah ! mon ami, je n'oublierai jamais...

— Ni moi non plus, parbleu ! J'ai de l'ordre... Ainsi il vous faut ?

— Même somme... mais c'est trop...

— C'est cinq mille francs, et les voici.

Cela dura ainsi trois mois, et l'auteur de cette action si simple et si belle était M. De-

launay, le libraire du Palais-Royal. Il nous blâmera sans doute de révéler un trait auquel sa modestie ajoute un prix nouveau; mais Barba, tout en promettant le secret, n'avait pu taire devant Pigault sa sincère reconnaissance, et c'est à ce dernier seulement que pourrait s'adresser le reproche d'indiscrétion.

Revenons à l'*Enfant du Carnaval*; nous parlerons peu des qualités littéraires de ce roman, qui a le mérite, du moins aujourd'hui, d'avoir fait rire deux générations. On sait avec quelle verve il est écrit, et quelle est l'entraînante gaieté de la première partie.

La seconde est un tableau anime, quoiqu'un peu chargé peut-être, des excès de la révolution pendant le court règne de la terreur: la transition est trop brusque sans doute entre des peintures si folles et de si sombres tableaux; le libraire en fit l'observation à Pigault, lorsqu'il se disposa à en publier une nouvelle édition, et l'engagea à modifier un peu cette seconde partie. — Cette lugubre époque est trop rapprochée de nous, disait-il; que de gens, que d'opinions blesse la crudité de tes peintures!

— Cela ne peut blesser que des gredins ou des imbéciles, répliquait Pigault; ces deux classes sont fort nombreuses par le temps qui court; mais ce n'est pas leur suffrage que j'ambitionne. J'ai écrit ce que j'ai vu; je n'ai rien exagéré: c'est de l'histoire.

Et cela dit, il n'y changea rien.

Certes, *l'Enfant du Carnaval*, si riche de gaieté, de philosophie et de passion, abonde aussi en gravelures; mais était-ce une raison pour que l'auteur écoutât la banale clameur qui voit et signale partout l'outrage à la morale publique? Alors, comme aujourd'hui, la plupart de ceux qui criaient anathème contre les scènes hasardées de Pigault-Lebrun étaient de moroses hypocrites qui, après avoir dévoré le livre, ne voyaient rien de mieux à faire que d'en discréditer l'auteur. Pigault, avec son esprit juste et fin, savait à quoi s'en tenir sur leur compte: on sait quelle guerre franche et vive il fit au tartufe Geoffroy, ce célèbre critique, qu'un écrivain à l'eau rose et aux broderies de clinquant a la prétention de remplacer dans la feuille des renégats. Ah! si nous avions quelque chose de la verve mo-

queuse et du sarcasme incisif de ce bon Pigault, comme nous le vengerions avec joie de ce moraliste en bourrelet, qui se croit, par droit d'héritage, permis d'insulter à la dépouille tiède encore d'un homme de conscience et d'esprit!

Eh! qu'est-ce donc que la morale publique, s'il vous plaît? qui est-ce qui le sait? est-ce vous? est-ce nous? est-ce la législature, le théâtre, la prêtraille, le feuilletonisme?... Eh! non, mon Dieu! c'est le vulgaire, le public à qui nous obéissons tous, que nous servons selon son goût; Pigault ne faisait pas autre chose, et une preuve, entre cent, répond à ces criaileries. Quelques abbés, Geoffroy, je pense, en tête, avaient fait grand bruit dans les journaux, où ils commençaient à montrer de nouveau leurs tristes et plates figures, de certaine scène de l'*Enfant du Carnaval*, où figure un plat d'épinards dans la cuisine d'un curé. La plaisanterie n'était certes pas de bon goût, mais il s'agissait de l'*Enfant du Carnaval*, et le carnaval a ses licences. Quoiqu'il fût à sa quatrième édition de l'ouvrage, le libraire Barba vint trouver l'auteur.

— On crie, on clabarde, lui dit-il, contre cette malheureuse platée d'épinardes, et ce n'est peut-être pas sans raison. Est-ce qu'on ne pourrait pas supprimer cette scène ?

— Très-aisément, répondit Pigault; je t'avouerai même que j'y avais pensé, car je suis las de ce bavardage.

La scène fut donc supprimée: cette condescendance pour le goût du public devait doubler au moins le succès de l'ouvrage, aussi le libraire eut-il soin de l'en prévenir. — L'édition tout entière resta dès lors en magasin.

— Nous avons fait une sottise! disait piteusement le libraire à l'auteur.

— Je m'en doutais; eh bien ?

— Ma foi, rendons aux lecteurs ce plat d'épinards qui semble si fort de son goût.

— De tout mon cœur.

On fit des *cartons*, le libraire annonça bravement qu'il restituait à l'*Enfant du Carnaval* le plat d'épinards dont la critique l'avait expurgé, et il n'en fallut pas d'avantage pour que l'édition entière s'écoulât fructueusement en quelques jours.

## XII.

## LE PLAT D'ÉPINARDS.

Ses succès, comme romancier, n'empêchaient pas Pigault de poursuivre sa carrière d'auteur dramatique. Aux *Rivaux d'eux-mêmes*, charmante comédie dont le succès se soutient encore après quarante ans au Théâtre Français, il fit succéder *Claudine*, drame en trois actes, dont il emprunta le sujet à l'interessante nouvelle de Florian. Cette pièce, sur le succès de laquelle l'auteur et le théâtre comptaient également, allait être mise en répétition à la comédie française; mais les comédiens de ce temps ressemblaient déjà aux grands artistes de nos jours. Fleuri, qui devait jouer le rôle de Belton, mécontent de ce que son personnage ne fût pas le seul brillant de la pièce, éleva des difficultés, demanda des changements, des modifications, que sais-je!

— Chacun son métier, mon ami, lui dit paisiblement Pigault, je ne prétends pas t'en-



seigner celui de comédien, auquel j'entends pourtant quelque chose; renonce, je te prie, à m'enseigner celui d'auteur, auquel tu n'entendras jamais rien (1).

L'amour-propre l'emporte sur la raison d'ordinaire, Fleuri persista donc à demander des changements; Pigault répondit à ses exigences en retirant la pièce, qu'il donna plus tard au théâtre Montansier, aujourd'hui théâtre du Palais-Royal. A cette époque, Barba venait d'acheter un drame d'un assez pitoyable auteur nommé Dubasta; il le communiqua à Pigault, en le priant de lui en dire son avis.

— Il est détestable, dit Pigault, le lui rapportant le lendemain.

— Diable! mais il me coûte douze cents francs.

— Cela n'empêchera pas qu'il soit sifflé.

— Ainsi, mes cinquante louis sont perdus!

— C'est présumable; mais je vais te les faire retrouver d'un autre côté en te donnant *Claudine* pour le même prix.

(1) Pigault ne se doutait guère alors que quelque dix ans après la mort de ce célèbre comédien, qui savait lire et écrire à peine, on publierait avec succès de spirituels et ingénieux mémoires fastueusement décorés de son nom.

Barba ne marchandait plus avec son ami; la proposition fut acceptée. Le drame de Dubasta fut outrageusement sifflé, et celui de Pigault eut un succès fou.

Cependant, le succès de *l'Enfant du Carnaval* avait alléché l'éditeur, qui encourageait Pigault à faire un nouveau roman. Il commença alors *les Barons de Felsheim*, son meilleur ouvrage sans contredit; il le lisait au fur et à mesure au libraire, qui en était enchanté.

— C'est charmant! c'est adorable! s'écriait-il à chaque nouveau chapitre, combien ferons nous de volumes?

— J'espère aller jusqu'à quatre.

— Tu as raison; mais il faut le temps, et je suis pressé de jouir.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— Je pense que nous pourrions en publier deux volumes en promettant la suite incessamment.

— Je le veux bien, si tu y trouves ton compte.

L'éditeur enchanté mit sous presse *les Barons de Felsheim*, et s'associa pour la publication avec un de ses confrères nommé Ou-

vrier, négociant assez estimable, mais incapable de juger la portée d'un livre et d'en présager le succès. Quel ne fut pas le désappointement des infortunés libraires lorsque le livre, édité avec tout le soin possible à cette époque, n'obtint qu'un succès négatif, et demeura tristement enseveli dans les rayons du magasin.

Le public s'était jeté avec avidité sur les pages coniques de *l'Enfant du Carnaval*, il dédaignait *les Barons*, où l'auteur avait déployé toutes les ressources de sa verve et de son talent.

Le pauvre éditeur était désolé, son sot associé lui reprochait amèrement sa bévue, et Pigault jurait qu'il ne ferait plus de romans.

— Vous avez abusé de ma bonne foi, disait Ouvrier; vos *Barons* ne sont qu'un bouquin qui moisira dans ma boutique.

Impatienté de ses criailleries, Barba offrit de lui rendre l'argent que lui coûtait l'entreprise; il lui donna cent exemplaires en sus: ce marché conclu, il pressa l'auteur de terminer son ouvrage.

— Je m'en garderai bien, disait Pigault, et tu perds assez avec tes deux volumes; restons-en donc la, je te prie.

— C'est justement parce que je perds que je n'en veux pas rester là!

— Et si tu perds de nouveau?

— L'argent que je risque est à moi.

— Il n'y a qu'une voix sur les deux premiers volumes, tu le sais, tout le monde les trouve détestables.

— Tout le monde, oui, excepté les gens d'esprit. Crapelet, l'imprimeur, assure qu'il est impossible que l'ouvrage terminé n'ait pas de succès.

— Diable! l'avis de Crapelet en vaut bien un autre. Allons, je terminerai.

Il se mit à l'œuvre, on imprimait au fur et à mesure qu'il livrait son manuscrit. Enfin, les deux derniers volumes parurent au mois de janvier 1798; l'éditeur en reçut le premier exemplaire broché à cinq heures du matin, et il le lut tout d'une haleine, en chemise et sans feu, par un froid de dix degrés.

Malheureusement... heureusement peut-être, il n'y avait pas alors de journaux qui chantaient les louanges d'un ouvrage ignoré, à raison d'un franc vingt la ligne; la camaraderie, cette moderne invention qui improvise la ré-

putation, n'était pas de ce monde encore. Une production littéraire était nouvelle six mois après sa publication, grâce à l'apathie des critiques qui avaient encore le préjugé de ne donner leur avis qu'après avoir lu. Nos romantiques ont vraiment raison d'appeler leurs pères perruques!

L'éditeur était enchanté d'un roman qu'il avait en quelque sorte arraché de vive force à Pigault; mais cela ne suffisait pas, et plus de deux ans s'écoulèrent avant que le public en vînt à partager ce favorable avis. La vogue dès lors, au lieu d'aller décroissant, comme il arrive de nos jours, s'accrut à mesure que le livre se répandit, et c'est ainsi qu'il arriva à sa douzième édition après avoir été dédaigné à sa naissance.

Rien n'encourage comme le succès, et Pigault, revenu de sa fausse honte, écrivit successivement une vingtaine de volumes qui tous obtinrent du public le plus bienveillant accueil. L'éditeur voulut se montrer reconnaissant.

— Mon cher ami, dit-il à Pigault, quand nous serons arrivés à quarante...

— Nous ferons une croix. Penses-tu qu'à présent je vais t'enfanter des romans par douzaines?

— Je crois que tu en as une bibliothèque dans le cerveau, et je te supplie de les en tirer au plus vite. Au reste, service pour service, au quarantième volume, je m'engage à te constituer une pension de douze cents livres, indépendamment du prix de chaque ouvrage, qui restera fixé entre nous comme par le passé.

— Tu es, ma foi, un honnête homme, et il y aurait conscience à ne pas tenter de te satisfaire.

Il continua donc à écrire, et l'on vit paraître successivement *la Folie espagnole*, débauche de gaieté et d'esprit; *les Tableaux de société*, qu'un rare talent d'observation distingue; *Angélique et Jeanneton*, charmante nouvelle, où la plus scrupuleuse rigidité ne trouve pas un mot équivoque ou une situation hasardée. A ces ouvrages, qui attestent assez chez Pigault une rare souplesse de talent et une prodigieuse ressource d'esprit, il en fit succéder dix autres que tout le monde a lus, et dont peut-être la

morale forte et pure, tout enveloppée qu'elle est sous une forme rieuse, n'a pas été sans influence sur une génération que peuvent tenter de ridicoliser nos littérateurs frais émoulus des séminaires, mais à laquelle du moins ils ne contesteront pas deux qualités qui leur font au reste peu d'envie, la probité et le courage (1).

M. Barba tint parole, et à partir de la publication du quarantième volume, il acquitta régulièrement les quartiers de la pension qu'il avait promise; plus tard, il déclara à Pigault qu'elle serait réversible sur la tête de sa veuve. Les choses restèrent dans cet état pendant quinze ans sans qu'il existât d'autre contrat que la parole. Au bout de ce temps, M. Barba dit à son ami :

— Nous nous faisons vieux, cher Pigault, et nous ne savons qui des deux rendra le premier ses comptes: écrivons.

Et l'acte fut écrit.

(1) Ce sont ces ouvrages qu'un feuilletoniste musqué appelait, il y a quelques semaines, les stupides romans de Pigault-Lebrun! O critique spirituel et ingénieux, que la cassonade et la cannelle des frères Lebigre soient légères aux feuillets de *Barnave* et de *l'Ane mort*!

De son côté, Pigault montra toujours envers son libraire la délicatesse la plus scrupuleuse : à chaque nouveau roman publié, Barba donnait, suivant l'usage, à l'auteur une douzaine d'exemplaires ; tous ceux dont il avait besoin ensuite étaient payés par lui sans qu'il souffrit qu'on lui fit même la moindre remise.

— C'est comme public que j'achète, disait-il si l'on insistait ; je ne fais pas de cadeaux et je n'en veux pas recevoir.

Peut-être avait il ses raisons pour agir ainsi ; car en général Pigault ne faisait rien à la légère, et Martainville le peignait d'un trait lorsque consulté sur la ressemblance d'un portrait d'Augustin que l'on gravait pour mettre en tête de ses œuvres :

— C'est assez cela, dit le malin journaliste, mais Augustin lui a donné l'air mouton, et il est renard.

Excellent renard toutefois, qui a pu croquer plus d'une poulette, mais qui ne désira jamais les raisins verts et ne flatta pas les corbeaux.



## XIII

## LA FIN DE TOUT

C'était à la fois un excellent homme et un très-mauvais catholique que Pigault-Lebrun, aussi vit-il avec un sentiment d'indignation et de colère la réaction religieuse qui se manifesta dès que Bonaparte eut réinstallé le clergé dans ses honneurs et prérogatives. Un homme qui s'était et tant de fois et si gaiement moqué de l'infalibilité du pape et de la turpitude des fripons qui feignent d'y croire; un romancier qui avait ri de si bon cœur de l'immaculation, des reliques, du paradis et des chérubins, ne pouvait voir sans un peu d'humeur les séminaires se remplir, les robes noires pulluler, et la prêtraille ressaisir peu à peu l'autorité et l'influence que la révolution semblait lui avoir enlevées pour toujours. Mais la haine de Pigault était de celles qui s'exhalent en épigrammes et en bons mots, et de sa guerre contre la religion, il n'est resté qu'un mani-

feste, le *Citateur*, chef-d'œuvre de cynisme religieux, où le sarcasme est prodigué avec une verve intarissable, mais dans lequel la raison est trop souvent remplacée par l'esprit. On a dit de ce livre qu'il est de l'école de Voltaire; l'analogie est difficile au moins à saisir. Voltaire était déiste, et il faut bien le dire, dans son *Citateur* Pigault est athée. On a dit aussi que ce livre lui avait été commandé par le gouvernement, qui s'effrayait des prétentions du clergé. Si le *Citateur* eût été commandé à Pigault, il est certain qu'il ne l'eût pas fait; il était de ces gens qui, en ces sortes de choses, n'obéissent qu'à leur fantaisie; et, somme toute, il s'en faut de beaucoup que le *Citateur* soit un livre dangereux. C'est de la discussion où les arguments sont spirituels et gais; peut être ne méritaient-ils pas la peine qu'on les réfutât sérieusement, et c'était à coup sûr ce dont l'auteur ne s'inquiétait guère.

Le clergé, cependant, fit grand bruit de la publication du livre, le cardinal Dubelloy, alors archevêque, témoigna vivement le mécontentement que lui causait cette publication;

il prétendit qu'en ne sévissant pas contre l'auteur, le gouvernement montrait une tolérance coupable : le pauvre romancier fut excommunié sans doute, et les hauts dignitaires de l'Église, l'état-major, comme disait Pigault, allèrent en corps près de Napoléon, pour lui demander la suppression de l'ouvrage et la punition de l'écrivain.

— Et qu'est-ce donc que ce livre ? demanda Bonaparte étonné de tant d'émoi pour si peu ; que contient-il de si horrible ?

— Oh ! sire, l'auteur est un athée qui n'a ni foi ni loi.

— C'est mal à lui, sans doute, mais je ne sache pas qu'aucune loi oblige ici un homme à croire.

— Sans doute, sire, il lui est permis de se perdre, mais il attaque ouvertement la religion.

— Ma foi, messieurs, c'est à vous de la défendre !

Et cela dit, le grand homme tourna le dos à la députation, qui se retira mal satisfaite et décidée à se venger quand l'occasion s'en présenterait. Cette occasion se fit attendre, mais

nous avons vu que, vingt ans plus tard, le clergé gardait encore une sainte rancune dont la congrégation faisait supporter rudement le poids à l'éditeur.

Cette démarche officielle avait fait du bruit dans les salons; on en racontait les détails, et ce fut par la voix publique que Pigault-Lebrun les apprit, non sans rire un peu du désappointement de ces bonnes âmes qui s'étaient charitablement promis de le faire jeter dans un cul de basse-fosse.

Entraîné dans le tourbillon de la littérature et du théâtre, Pigault avait perdu entièrement le souvenir de cette aventure, lorsque, à quelque temps de là, visitant le château de Saint-Cloud, où l'avait fait appeler le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, avec lequel il avait conservé d'anciennes et familières relations, il aperçut en entrant dans la bibliothèque un exemplaire fraîchement relié du *Citateur*. Il l'ouvrit avec empressement, et ce ne fut pas sans surprise qu'il trouva les marges chargées en plusieurs endroits de notes bienveillantes, écrites au crayon de la main de l'empereur.

Or, maintenant, admirez la faiblesse humaine: cet homme qui se moquait du pape et des saints, qui ne croyait aux délices du paradis non plus qu'aux peines de l'enfer, ce malheureux auteur d'un livre qui peut être regardé comme le *vade-mecum* de l'athée, Pigault-Lebrun croyait aux magnétisme. Il croyait fermement, de bonne foi, à la seconde vue des somnambules; et non-seulement toutes ces billevesées étaient pour lui une vérité incontestable, mais il s'était fait l'apôtre de cette espèce de religion; il publiait des écrits pour la propager et pour la défendre; il la soutenait envers et contre tous. Une aventure singulière avait puissamment contribué à rendre sur ce point la foi de Pigault une des plus robustes qui se pût rencontrer. Il était à Valence depuis quelque temps et s'occupait de magnétisme. Un soir, il avait endormi une somnambule, et il se disposait à la réveiller, après lui avoir adressé plusieurs questions auxquelles elle avait répondu d'une manière satisfaisante, lorsqu'un des spectateurs le pria de lui demander ce qui se passait en ce moment sur le pont Neuf, à Paris; elle répondit

aussitôt à la question transmise par Pigault :

— Un jeune homme se précipite du haut du parapet dans la Seine ! je le vois.

— Vous le voyez bien distinctement ?

— Sans doute... Il reparait... On lance des batelets à son secours... Ils vont l'atteindre... Il est sauvé !

Il s'écoula quelques minutes, pendant lesquelles les chuchotements et les rires étouffés témoignaient assez de l'incrédulité de l'auditoire. Sur une nouvelle question de Pigault, elle ajouta :

— Le voici à terre : c'est un jeune homme de vingt ans, d'une mise élégante et recherchée. Il n'est pas même évanoui. Le voilà qui marche sur le terre-plein, mais on ne le quitte pas.

Lorsque la somnambule fut réveillée, Pigault lui demanda si elle se souvenait de ce qui s'était passé sur le pont Neuf ; mais elle parut fort surprise, elle ne savait ce que c'était que ce pont dont on lui parlait, et, informations prises, le magnétiseur acquit la certitude que cette femme n'avait jamais été à Paris. La chose était surprenante, elle pou-

vait cependant s'expliquer par quelque tour de passe-passe; mais voici le surnaturel: trois jours après, le *Journal de Paris* arrive (on le lisait encore alors), Pigault s'arrête avec surprise à un article qui contient la relation d'une tentative de suicide; il lit, se frotte les yeux, relit encore; le doute n'est plus possible; le récit que fait le journaliste est de tout point conforme à celui de la somnambule; l'âge du jeune homme, l'heure, le lieu, le costume, la manière dont il a été sauvé, tout est d'une exactitude rigoureuse. Explique qui pourra cette aventure, car Pigault avait horreur du mensonge; et nous la lui avons entendu raconter dix fois avec une émotion que l'on ne pouvait certes mettre sur le compte d'une extrême crédulité.

Au milieu de sa vie d'artiste, Pigault malgré la franchise de son caractère, avait conservé des relations de courtoisie, d'amitié presque, avec un assez grand nombre de personnages parvenus au faite de la puissance depuis l'établissement du nouveau gouvernement. L'un d'eux était Jérôme Bonaparte, ce frère de l'empereur dont le court règne en Westphalie n'a

laissé, grâce à son apathie, ni grands souvenirs ni profonds regrets. Avant de parvenir à la dignité suprême, Jérôme menait à Paris la joyeuse vie d'un riche héritier de famille; et c'était dans vingt lieux de plaisir qu'il s'était lié avec le romancier à la mode. Pigault, on le sait, était un joyeux convive et un bon camarade de viverie; il devait à ces deux qualités l'estime sincère de Jérôme, dont il avait cavalièrement emprunté le nom pour en baptiser un de ses plus amusants ouvrages.

Le soir même du jour où le jeune fou venait d'apprendre à quelles hautes destinées l'appelait l'affection d'un frère tout-puissant, il rencontra Pigault et M. C... à la sortie du théâtre Montansier.

— Parbleu, messieurs, je suis ravi de vous rencontrer, leur dit-il, vous savez la nouvelle, je suis roi de Westphalie.

— Sire, nous nous estimons heureux d'être les premiers à...

— Qu'est-ce? mes amis, des compliments... sire... des phrases musquées... J'aurai assez le temps d'en entendre. Vous me donnerez de la Majesté tant qu'il vous plaira... mais plus



tard... ailleurs... Vivons encore quelques jours; encore un peu d'élan! une heure de joie... Allons souper d'abord; que ce soit à table du moins que nous arrosions joyeusement ma couronne.

Il n'y avait pas à refuser la partie; déjà placé entre les deux amis, il avait pris un bras à chacun et l'on était devant la porte de Mehaut; en un instant la table est couverte d'un souper de roi.

On bavarde, on rit, on dit de ces folies si bonnes à brûle-pourpoint, et le champagne, en pétillant, ajoute à l'expansion d'une amitié qui menace de n'avoir plus de bornes au dessert.

— Mes amis, dit enfin Jérôme, dont le cœur s'exalte à mesure que sa tête se perd, si vous y consentez, nous ne nous quitterons plus. Je veux que nous offrions à ma cour le touchant tableau d'une amitié antique et sincère. Toi, C..., tu seras mon secrétaire des commandements; toi, Pigault, tu aimes peut-être les livres quoique tu en fasses, je te nomme mon bibliothécaire.

La proposition acceptée se ratifie avec le champagne et se scelle de quelques bols de rhum.

A quelle joyeuse orgie la satiété ne vient-elle pas mettre un terme ! A deux heures après minuit, les trois amis songent à faire retraite. Le nouveau roi se lève, triomphant comme Bacchus vainqueur des Indes, et demande la carte en tirant de sa poche une bourse que, par malheur, il a négligé de garnir par anticipation sur les fonds de sa future liste civile. La carte s'élevait à plus de deux cents francs ; les deux amis de Jérôme eussent bien voulu lui être en aide dans cette circonstance, mais il les avait saisis à l'improviste, et comment faire à une telle heure de la nuit ? Après une courte mais mûre délibération, on se décide à faire monter Mehaut, et à lui exposer la gravité du cas où l'on se trouve.

C'était un traiteur de bonne compagnie que ce regrettable Mehaut, et il prit au mieux la chose. Ce n'était pas la première fois que d'aimables étourdis se trouvaient avec lui dans ce cas, aussi se contenta-t-il de demander poliment le nom et la qualité de chacun de messieurs les convives.

— Vous pouvez être sans crainte, répondit d'abord M. de C..., je suis le secrétaire des com-

mandements de Sa Majesté le roi de Westphalie.

Le restaurateur ouvrit de grands yeux, et se tournant vers Pigault :

— Et vous, monsieur ? dit-il.

— Moi, je suis le bibliothécaire du roi de Westphalie.

C'était le temps où florissait le célèbre mystificateur Musson ; l'honnête Mehaut commença à croire qu'il avait affaire à des fripons ou tout au moins à de mauvais plaisants ; et fronçant le sourcil en montrant du doigt Jérôme, qui le regardait ébahi :

— Et ce grand flandrin que voici, c'est sans doute le roi de Westphalie ?

— Lui même, s'écria Jérôme en se levant tout disposé à payer à la fois sur les épaules du traître la carte et l'épithète insolente.

— Ah ! c'est parbleu trop fort, dit Mehaut en s'élançant vers l'escalier, moquez-vous de moi si vous voulez, mais je veux voir si vous vous moquerez de la police.

Jérôme commençait à réfléchir aux conséquences probables de cette folie.

— Restez, restez, de grâce, dit-il en courant

après Mehaut ; ma montre vaut dix fois la somme, je vais vous la laisser de grand cœur. Et aussitôt il remit entre les mains du traiteur une montre magnifique qu'il tenait de l'amitié de l'impératrice Joséphine, et sur laquelle se trouvait son chiffre en brillants.

Les trois amis étaient sortis à la hâte, et respiraient déjà de cette alerte, lorsque Mehaut, qui avait examiné la montre, ne doute pas qu'elle ne soit volée ; il s'empresse de la porter chez le commissaire du quartier ; celui-ci, qui reconnaît le chiffre impérial, court chez le préfet de police, le préfet chez le ministre, le ministre chez l'empereur. L'empereur était à Saint-Cloud.

Le lendemain, Jérôme reçoit à la fois l'ordre de partir sur-le-champ pour la Westphalie, et la défense de nommer à aucun emploi avant d'être arrivé dans sa capitale.

Quant à Pigault, il se consola facilement de n'être pas bibliothécaire de Sa Majesté westphalienne, et à quelque temps de là il accepta, dans l'administration des douanes, un modeste emploi qu'il conserva jusque dans ses dernières années. C'est à partir de cette épo-

que qu'il commença à se consacrer tout entier à l'éducation de ses enfants, qui faisaient sa joie, et à mener une vie calme et retirée, dont un cruel chagrin domestique vint seul altérer la douceur. Son fils, militaire distingué, brave, aimable, était parvenu, dans un temps où il y avait peu de place pour la faveur, au grade de chef d'escadron, et promettait de fournir la plus brillante carrière, lorsqu'il eut le malheur de succomber dans une affaire d'honneur. Pigault, au désespoir, quitta Paris, et se retira à Valence, auprès de sa fille chérie, qui avait épousé un des avocats les plus distingués du barreau lyonnais. Déjà, depuis longtemps, il ne s'occupait plus de romans, et toutes ses études, tous ses soins s'étaient concentrés dans un immense travail qui parut plus tard sous le titre d'*Histoire de France philosophique et critique*; la publication, poussée jusqu'au règne de Louis XIV, fut abandonnée au septième volume, bien qu'elle eût été constamment remarquable par la conscience et l'érudition; peut-être Pigault craignait-il que les vérités qu'il eût été forcé de dire dans les volumes suivants ne lui attirassent des persécutions qui eussent désolé sa famille.

Plus tard il revint à Paris, et ce fut à la Celle, près Saint Cloud, qu'il passa les derniers jours de sa longue et honorable vie. Nous devons à la plume élégante et facile d'une des personnes le plus intimement liées avec sa famille des détails pleins de charme et d'intérêt sur les derniers moments de cet homme de bien, que nous n'avons pas eu le bonheur de voir nous-même à ses derniers moments :

« Pigault-Lebrun est mort (vendredi 24 juillet 1835), dans sa petite maison des champs, entouré de ses petits-enfants, de son excellente femme et de sa fille chérie. Son gendre et ses amis l'on conduit au dernier gîte, au cimetière de campagne, où le vent sème l'herbe et les fleurs que le soleil dore de ses rayons. Un silence profond et lugubre a été le seul adieu de ceux qui le perdaient, et ils sont venus cacher leurs larmes dans le petit salon où l'œil bon et riant du père Pigault ne donnera plus la bienvenue à chaque arrivant, où son ton brusque et bienveillant à la fois n'arrêtera plus l'élan de la petite fille étourdie, prête à tomber de sa chaise, où ses éclairs de gaieté n'animeront plus la causerie du coin du feu.

» Pigault, l'auteur, avait cessé de produire; ceux qu'il avait fait rire en leur jeunesse le croyaient mort il y a longtemps. Sa verve comique et quelque peu débordée avait été détrônée par les lugubres productions de nos jours! Mais Pigault le bon père, le bon mari, l'aïeul tendre et passionné, l'excellent ami, l'homme de cœur, de bon conseil, d'âme humaine et compatissante, celui-là vivait encore il y a quelques jours: je l'ai connu et aimé comme l'aimaient tous ceux qui l'approchaient.

» Il n'y a pas six mois encore que, plein de vie et de gaieté, il se rencontra à une petite réunion d'amis avec l'aide de camp, l'émule de Kosciusko. Les deux vieillards s'interrogèrent d'une façon naïve et affectueuse sur leur âge. Newrawicz accusa soixante-seize ans.

» — Je suis votre aîné de plus de cinq ans, reprit en riant le père Pigault. Ah! prenez-en votre parti, je ne vois plus partout que des cadets.

» — Vous ne savez pas, lui dit alors le Polonais avec une gracieuse bonhomie, vous ne savez pas quelle obligation je vous ai, vous m'avez fait rire jusque dans les cachots de la Russie.

---

Vraiment ! c'est la meilleure action de ma vie.

» Et la physionomie de l'auteur s'éclaira d'une expression de bonté joyeuse faite pour tout purifier. Cet homme que ses écrits, composés sous la double inspiration de la jeunesse et du tourbillon des événements, ont pu faire accuser d'immoralité par des gens qui les comprenaient mal ou avaient besoin d'en médire, avait des habitudes toutes patriarcales, des amusements d'une simplicité enfantine. Il s'associait avec délices aux plaisirs de ses petits-enfants. Après avoir fait répéter les leçons de son petit-fils, il lui bâtissait un paysage tout entier dans une caisse sur sa fenêtre, à Paris. C'étaient des champs de graine de lin fleuri, des rochers de coquillage dont le pied baignait majestueusement dans un lit de terre glaise et de mousse. De ce bassin, à l'inexprimable joie de l'enfant et du vieillard, s'élevait et retombait en cadence un jet d'eau ingénieusement disposé, et de petits poissons rouges se coudoyaient dans une mer trop étroite pour eux.

» Écolier en son temps, à Boulogne-sur-Mer,



assommé de rudiments, de livres de classe, tous ennuyeux à son avis, Pigault s'avisa de remarquer un jour que cette artillerie de science partait toute d'un même arsenal. C'était chez la veuve Brocard, rue Saint-Jacques, n. 30, que se fabriquaient tous ces instruments d'ennui. « Veuve maudite, se dit l'espiègle, je te revaudrai mes pensums, mes retenues et tous les tours que tes tristes livres m'ont joués. » Rassemblant alors thèmes, versions, verbes, grammaires, le travail de cinq ans de classes, il fait du tout un monstrueux paquet, et profitant d'un jour de promenade, il lance à la poste, à l'adresse de la veuve Brocard, le produit de ces maudits livres. Voilà la plus noire malice qu'il me souviennne avoir ouï conter au père Pigault.

» Etendu sur son lit, en proie à la chaleur du jour et de la fièvre, il conservait une expression calme et résignée quoique triste. — Il attendait, disait-il à demivoix, que ce fût fini. — Et c'est long, ajoutait-il tout bas en se serrant la main. Il demanda à dire adieu à son petit-fils, qu'on envoya chercher aussitôt au collège.

---

» Il y a un an à la même époque, il vint chez moi dès sept heures du matin ; il pleura, mais de joie.

» — Je crains de vous déranger ; mais c'est que j'ai une grande nouvelle : notre enfant, notre Emile, a un second prix de version grecque !

» Et, laissant la parole à sa fille, il s'assit, la tête appuyée sur sa canne, ses yeux brillants au milieu de ses rides, écoutant toujours avec délices le récit des gloires de son petit-fils.

» — Et, vous ne savez pas, j'ai quelque chose à vous demander ; il me faut du carton ; j'en ai cherché chez moi de la cave au grenier ; en avez-vous ?

» Je trouvai à grand'peine un vieil almanach. — Voilà mon affaire. Avec le prix il y a une couronne : je veux que ma fille peigne là-dessus des fleurs, puis au milieu on écrira : « Deuxième prix de version grecque remporté au concours général le 30 juillet 1834. » On ne mettra pas de nom, à quoi bon ? Qui ne devinera en voyant la couronne pendue à mon chevet ? Je la verrai là tous les matins en attendant un premier prix.

---

» Hélas! ce grand prix, il est venu vingt-quatre heures trop tard. Arrivée à temps, cette nouvelle eût fait mourir Pigault de joie; le destin lui devait cette mort. »

FIN DE LA VIE ET AVENTURES DE PIGAULT-LEBRUN.

---

## POST-FACE.

---

Pigault-Lebrun venait d'expirer; ses dépouilles mortelles n'étaient pas encore refroidies; tous les journaux, en annonçant cet événement, avaient jeté quelques fleurs sur la tombe de cet excellent homme, dont le seul tort, dans le cours de sa longue vie, avait été de faire rire deux générations aux dépens des hypocrites et des fripons. Un seul écrivain eut l'ignoble courage de venir jeter de la boue sur le cercueil encore ouvert de ce bon, de ce généreux et spirituel vieillard.

Or, il faut savoir qu'il y a par le monde un feuilletoniste qui, à l'aide d'une douzaine de phrases que l'on pourrait stéréotyper à son

usage, a la prétention de ressusciter Sterne et l'abbé Geoffroy. Cet écrivain, qui n'a rien produit malgré ses courageux efforts pour enfanter quelque chose qui eût apparence de feu et de vie, cette précieuse en bottes fines et en pantalon collant, se trouvant le cœur et la tête vide, se prit un beau jour d'une sainte colère contre les gens qui ont quelque chose là où il n'a rien, et faute de mieux, se promit bien de vivre au moins de leur substance et de se bâtir une petite réputation des débris de vingt réputations détruites. Dès lors il cria haut et fort de sa faible voix de fausset, qu'il était un feuilletoniste redoutable, un critique de bon aloi, un journaliste sans égal; quelques sots le crurent sur parole. Une pauvre feuille ignorée, qui depuis vingt ans se tire à cinquante exemplaires, lui ouvrit ses plates colonnes, et là il fit l'essai de ces richesses pailletées qu'il avait ramassées de toute part; et, mettant bravement en pratique le système de M. Jourdain, il les disposa, transposa, vocalisa de cent manières. Il y a de cela quelque douze ans, et depuis il n'a pas fait autre chose, transportant sa machine à phrases heurtées

de l'imprimerie du *Courrier des théâtres* dans l'imprimerie de la *Quotidienne*, de là dans celle du *Figaro*, puis dans l'officine de la rue des Prêtres enfin, où elle fonctionne aujourd'hui pour la plus grande gloire du *Journal des Débats*.

Voilà l'histoire de cet écrivain illustre, qui fit *Barnave*, et *l'Ane mort*, et *Debureau*, délicieuses productions passant trop rapidement des magasins du libraire au comptoir des frères Lebigre, ex-épiciers, rue de la Harpe, n° 46. Voilà par quoi se recommande ce preux critique, qui écrit quelques heures après la mort de Pigault que les ouvrages de *cet homme* sont de *stupides productions* ; et, comme si ce n'était pas assez d'insulter à la mémoire d'un vieillard, il s'applique à en flétrir deux d'un même trait de plume. Pigault-Lebrun et Du-laure sont morts en même temps : quelle bonne fortune pour le feuilleton ! L'auteur de *Debureau* va prendre le cadavre de ces deux hommes qui ont produit, et quand il s'est bien assuré que le cœur ne leur bat plus, il les frappe brutalement au visage, il les traîne dans la fange, il ameute contre eux les passants ; et de la gloire, de la réputation, de la

vie de ces hommes qu'il sacrifie, il fait un feuilleton à propos d'une mauvaise pièce de théâtre (\*).

Ah! monsieur l'abbé des *Débats*, délicieux abbé des ruelles, si nous ne respections pas plus les morts que vous ne faites, nous montrerions ici les quelques pages que vous avez jointes aux livres que décore votre illustre nom ! Ce n'est pas vous assurément qui avez écrit *l'Enfant du Carnaval* et les *Barons de Felsheim*; ce n'est pas vous qui eussiez fait *l'Histoire de Paris*, nous le savons tous vraiment bien, c'est peine perdue de vous en défendre. Il y a de l'esprit dans les romans de Pigault, de la verve, de la gaieté; ils sont écrits d'un style facile. Il y a de la science dans *l'Histoire de Paris*, de la probité, de l'étude; sur ce point chacun est d'accord. Eh! qu'y a-t-il dans vos chétives œuvres, monsieur l'abbé?

Pigault-Lebrun, dites-vous, attaquait sans cesse le clergé, qu'il détestait... Mais vous n'avez donc pas parcouru ces pauvres livres dont vous dites tant de mal? Pigault, monsieur, ne détestait que les hypocrites, il les

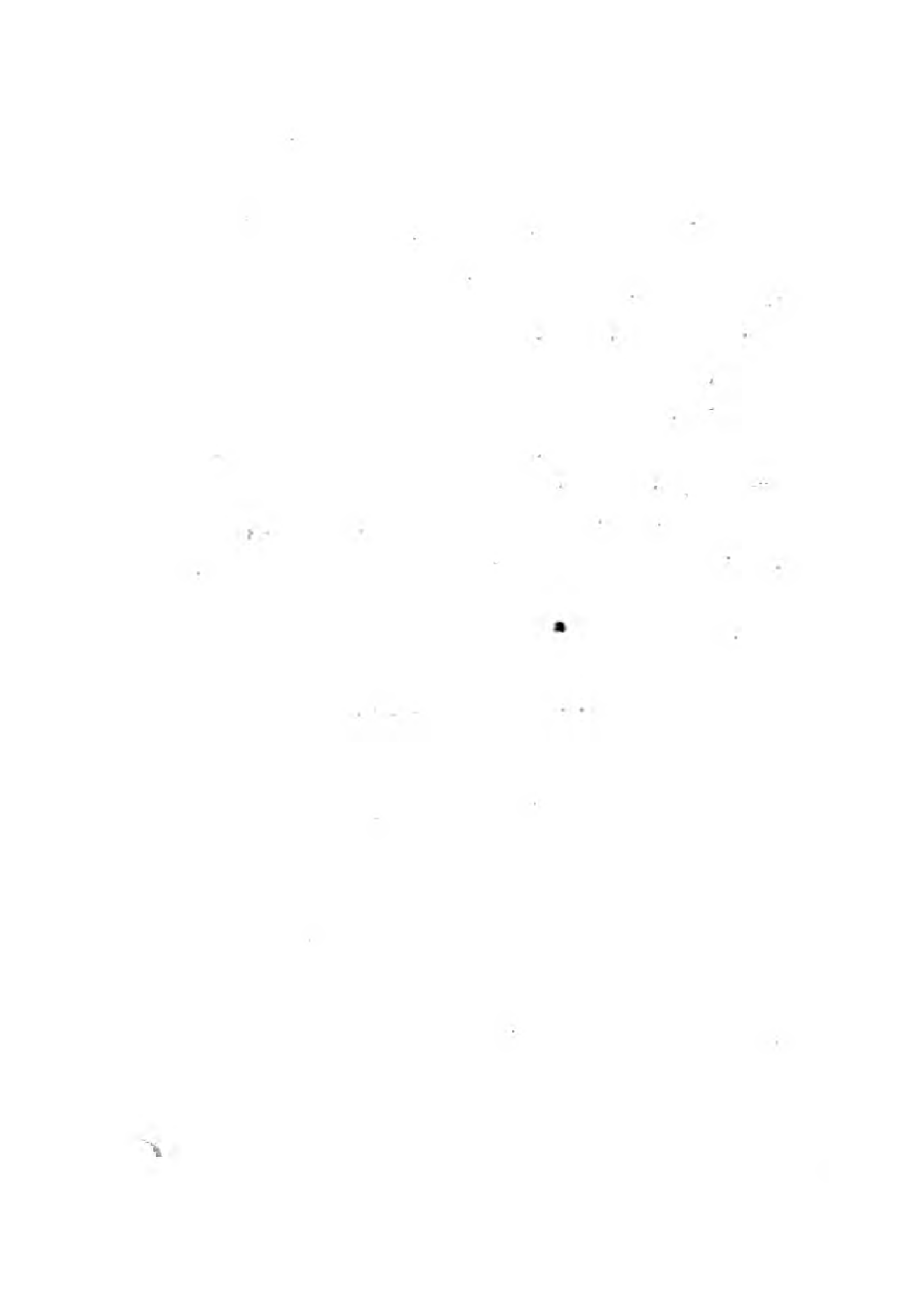
(\*) *Journal des Débats*, du 24 août 1835.

tympani sait, il les harcelait, il les marquait au front : voilà ce qu'il faisait, l'honnête et joyeux romancier ; c'est ainsi qu'il traita jadis l'abbé Geoffroy, et je sais bien comme il vous eût traité vous-même si vous eussiez écrit de son temps ; mais du moins n'attendait-il pas qu'ils fussent morts pour leur arracher le masque dont ils essayaient de couvrir leurs turpitudes et leur haine.

Vous voulez bien que l'on pardonne à Pigault, *parce qu'il ne savait ce qu'il faisait*. Il savait, monsieur, qu'en attaquant les hypocrites et les sots, il se faisait d'irréconciliables et nombreux ennemis et cela ne l'arrêtait pas. Mais ce qu'il ne pouvait savoir, parce que son cœur était généreux et son âme honnête, c'est qu'à propos de sa mort, le feuilleton des *Débats* accueillerait une oraison funèbre dictée par la mauvaise foi et la haine. Que Dieu vous le pardonne, monsieur ! vivez dans l'espérance qu'un pareil malheur n'arrivera pas à l'auteur du Théâtre à quatre sous, car il y aura longtemps qu'il sera mort quand il rendra le dernier soupir.

26 août 1835.





# LES USAGES,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

1875

1875

---

---

# LES USAGES,

PAR

**PIGAULT-LEBRUN.**

---

M. Werdock est depuis quelques semaines à Paris. Vous désirez savoir ce qu'est M. Werdock ? M. Werdock est Lapon et passe dans son pays pour un très-bel homme, parce qu'il a quatre pieds trois pouces, le nez épaté et un goître. Il est très-consideré en Laponie, parce qu'il possède cinquante rennes, ce qui fait qu'il mange du fromage et qu'il boit du lait tous les jours ; qu'il est somptueusement vêtu des peaux de ses animaux, mollement couché sur ses vieux habits, et qu'avec son superflu il a le plaisir tous les dimanches de boire un litre d'huile de poisson.

Son éducation a été très-soignée. A la vérité, il ne sait ni lire ni écrire; mais il a passé ses étés de deux mois dans la belle ville de Whardus, dont l'étendue est égale au moins à celle du Palais-Royal et de ses dépendances, et on sait que le ton des grandes villes est ce qui constitue essentiellement l'éducation.

Comme le globe entier est le patrimoine de l'industrie française, M. de Listrac, mauvais cuisinier, mauvais barbier, mauvais écuyer, s'est établi à Whardus après avoir fait naufrage sur les côtes de Norwége, et il a persuadé aux habitants qu'il est excellent musicien et meilleur danseur. M. de Listrac est Gascon.

Un grand doit se laisser voler :  
C'est un ton qui sent l'opulence.

M. Werdock s'est empressé de se mettre entre les mains de M. de Listrac, qui lui a appris à sauter comme une pie et à jouer du violon comme un aveugle, ce qui a paru admirable dans la ville de Whardus.

Or, comme M. de Listrac ne sait pas le lapon, il est forcé de parler français à ses élèves, et M. de Werdock, qui a de l'esprit, et qui sera même de l'académie de Whardus quand il y

en aura une, savait assez de mauvais français à la fin de l'année pour ne pas écorcher les oreilles de ceux qui ne mettent pas de différence entre Crébillon et Voltaire.

Et comme un Gascon a un peu d'amour-propre, M. de Listrac a été bien aise de présenter son élève chéri à un savant français, qui a voulu voir la comète de différents points du globe; qui a été fort étonné de ne pas trouver d'observatoire à Whardus, et qui n'en a pas moins écrit un excellent ouvrage, dans lequel il démontre que si on ne sait pas ce qu'est une comète, on ne sait pas non plus ce qu'elle n'est pas.

Et comme on peut savoir tout cela et n'être pas un échappé de la tour de Babel, notre astronome, qui ne sait pas un mot de lapon, a proposé à M. Werdock de le suivre en qualité de secrétaire-interprète.

Et M. de Werdock, très étonné d'apprendre que les frontières de la Laponie ne fussent pas les bornes du monde, et très-aise de voir des terres et des hommes nouveaux, a mis ordre à ses affaires et a suivi le savant.

Et le savant, qui s'est bien trouvé de la do-

cilité de M. Werdock, lui a proposé de l'accompagner jusqu'à Paris, et lui a promis de le renvoyer en Laponie sans frais; ce qui paraissait très-facile, puisque les journaux du 30 avril 1812 nous disaient qu'un savant de Tubinge a trouvé le secret de diriger les ballons.

M. Werdock, en arrivant à Paris, a été un peu étourdi et de ce qu'il voyait, et des épithètes qu'on lui prodiguait, et surtout de la répugnance qu'il inspirait aux femmes, lui qui passait pour le plus aimable libertin de la ville de Whardus. Il s'est plaint à son savant, qui lui a répondu qu'il avait un moyen certain de changer les injures en éloges et le dégoût en marques d'empressement. Il a publié partout qu'il a amené avec lui un habitant de ce point de la terre où Regnard a écrit :

*Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.*

Et le public, toujours engoué des choses nouvelles, a épuisé aussitôt toutes les éditions des œuvres de Regnard. Chacun voulait savoir ce que c'est qu'un Lapon, en attendant qu'il pût contempler la face grotesque de M. Werdock. On se le dispute, on se l'arrache; il est du bon ton d'avoir M. Werdock à dîner.

M. Werdock est un homme traitable. Il dîne partout, il mange de tout; et quand on lui donne au dessert un verre d'huile de poisson, il convient franchement qu'on peut s'accoutumer à la cuisine française.

Beaucoup de nos usages déplaisent à M. Werdock, uniquement parce que ce ne sont pas les siens et à cet égard M. Werdock juge comme la plupart des hommes. Il ne concevait pas, entre autres choses, qu'on pût rester trois heures assis en tenant à la main de petits morceaux de carton rouges et noirs. Son savant, qui sait autre chose que déraisonner sur les comètes, lui a appris que l'origine des cartes, est noble, très-noble, puisqu'elles ont été imaginées pour amuser un prince qui perdait ses États en faisant sa partie. Et comme l'astronome possède son père Daniel, il a prouvé à M. Werdock que le piquet est jeu symbolique, allégorique, politique, historique; qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement, et qu'une foule de gens jouent toujours à ce jeu-là sans en connaître la profondeur et le mérite.

*As* est un mot latin, qui signifie une pièce



*de monnaie, du bien, des richesses. Les as* ont la primauté sur les *rois*, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre.

Le *trèfle*, herbe si commune, signifie qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans des lieux où le fourrage peut lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes, qui doivent être toujours bien fournis. Les *carreaux* étaient de lourdes flèches, qu'on nommait ainsi parce que le fer en était carré.

Les *cœurs* représentent le courage des chefs et des soldats.

*David, Alexandre, César et Charlemagne* sont à la tête des quatre couleurs, pour marquer que quelque braves que soient les troupes, elles ont besoin de généraux courageux, prudents et expérimentés.

Le titre de *varlet* était autrefois honorable, et les grands seigneurs le portaient jusqu'à ce qu'ils eussent été armés chevaliers. Les quatre *varlets*, appelés aujourd'hui valets par corruption, *Ogier, Lancelot, Lahire* et *Hector* étaient des capitaines distingués du temps de Charle-

magne et de Charles VII. Les valets représentent donc la noblesse, et les basses cartes désignent les soldats.

Dans tous les temps, les princesses ont visité les camps, et les quatre dames représentent la reine *Marie d'Anjou*, *Agnès Sorel*, la *Pucelle d'Orléans* et *Isabeau de Bavière*.

Après que l'astronome eut expliqué à M. Werdock ce qu'étaient David, Alexandre, César et Charlemagne, M. Werdock a montré la plus grande envie d'apprendre le piquet; mais lorsqu'il a su que les dames jouent rarement ce jeu-là, il s'est décidé pour le *boston*, parce qu'il aime beaucoup les dames, qui ne le regardent que comme un animal curieux. Mais elles ne sont pas fâchées de plaire, même à l'homme qu'elles ne veulent pas aimer.

M. Werdock a fait enfin son début au *boston*, dans une maison où on lui a donné un splendide dîner. Il a joué assez passablement pour un Lapon; mais il a été fort étonné quand, à la fin de la partie, on lui a demandé l'argent des cartes. A une table voisine, une dame répétait à chaque instant: *Au flambeau*. M. Werdock demande ce qu'a de commun le flambeau

101  
ORD-ET

et la partie; on lui répond que mettre au flambeau, c'est payer les cartes.

M. Werdock juge avec beaucoup de sagacité qu'un maître de maison qui tire quinze à vingt francs de cartes qui coûtent trois livres est un nécessiteux qui n'a pas le moyen de donner un dîner de cent écus. En conséquence de ce raisonnement, il se lève après avoir payé ses cartes, et il va glisser dans la main du maître de la maison ce qui lui reste de la monnaie que son savant lui a mise dans la poche. Le maître de la maison lui demande ce que cela signifie. « Puisque vous vendez des cartes, lui répond M. Werdock, à plus forte raison devez-vous vendre un excellent et cher dîner, et je paye mon écot. — Je donne, mon dîner, cher Lapon, et je ne vends pas mes cartes: ce sont les profits de mes domestiques. — Vous ne payez donc pas vos domestiques? Vous laissez ce soin-là à vos amis? — Je les paye, et très-exactement. — Et vous leurs permettez de faire chez vous le commerce de cartes? — C'est l'usage. — Et ces dames qui disent: *Au flambeau, et payez les cartes*, sont les dames d'affaires de vos domestiques? — On ne

les qualifie pas ainsi. — Oh! la qualification ne fait rien à la chose. Au reste, vos laquais sont bien heureux: voilà deux belles dames qui pendant toute une soirée ne se sont occupées que d'eux. — C'est l'usage. — Cet usage-là a quelque chose d'ignoble.

» Sans doute l'usage permet aussi à vos domestique de faire payer à vos amis les longs bâtons avec lesquels ils poussent ces boules blanches, l'huile qu'on use pour les éclairer, ces petits carrés d'os tachetés de noir qu'ils jettent avec tant de bruit dans cette boîte ouverte, et le sperme de baleine qui brûle auprès d'eux? — L'usage, au contraire, défend cela. — Il y a donc contradiction dans vos usages? — Eh! mon cher Werdock, il n'y a que cela dans le monde. Tel qui prêche la tempérance le matin s'enivre le soir; tel autre qui fait profession d'aimer les hommes dépouillerait son voisin s'il pouvait le faire impunément. Celui-ci vante les douceurs de la vie privée, et intrigue sourdement pour renverser un honnête homme dont il convoite la place. Celui-là exige que ceux qui sont sous sa dépendance remplissent leurs devoirs, et enfreint

tous les siens. Que vous dirai-je? ces abus-là sont bien plus graves que celui de faire payer les cartes, et la société n'en va pas moins son train. — A la bonne heure. Mais ces abus-là naissent des passions, que nous ne sommes pas maîtres de détruire, et il suffit d'un acte de votre volonté pour que vos valets cessent de tenir tripot chez vous, et pour que les dames s'occupent un peu de ceux qui les entourent, et non de la recette de l'antichambre.»

Assez bien raisonné pour un Lapon.

M. Werdock s'instruit tous les jours. Son savant se félicite de l'avoir produit dans le grand monde, et nos dames commencent à croire qu'un Lapon est un être pensant.

Comme une idée en amène toujours d'autres qui sont relatives à la première, une dame qui a cultivé sa raison et son esprit, et qui n'en est pas moins modeste, demandait au savant si un Lapon est de la même race qu'un Parisien, qui descend évidemment d'Adam; si un Cafre est de la race du Lapon; si un Albinos est de la race des Cafres; si un Nègre est de la race des Albinos. Le savant a répondu qu'un homme qui a continuelle-

ment dans ses mains l'astrolabe et le télescope ne s'occupe pas de ces puérités. M. Werdock a souri, et comme le sourire d'un Lapon doit signifier bien des choses, la dame a pressé M. Werdock de s'expliquer.

« Je pense, dit-il, qu'il est plus aisé et plus utile d'observer et de connaître ce qu'on a sous la main que se perdre dans l'espace à considérer ce qui n'est pas fait pour nous: et si un cheval n'engendre pas un éléphant, un mâtin un roquet, un renne un ours blanc, il n'est pas présumable qu'un Parisien, un Lapon, un Cafre, un Albinos et un Nègre descendent du même père. »

Quand un Lapon pense et s'exprime ainsi, la curiosité qu'a inspirée sa figure grotesque change de nature, et on désire le faire parler. Une autre dame, trop jolie pour s'être occupée d'autre chose que d'elle, demande à M. Werdock ce qu'il pense des dames françaises. « Madame, celles qui vous ressemblent sont charmante. » Dire à une femme qu'elle est charmante, et ne lui dire que cela, c'est déclarer qu'on n'a que cela à lui dire, et la dame a bien voulu prendre la réponse de M. Werdock pour un compliment.

Deux divinités sont l'objet du culte de la plupart de nos jeunes dames : la mode d'abord, l'amour après. Il était bien naturel de demander comment se mettent les Laponnes. M. Werdock a répondu qu'elles se mettent toutes d'une manière simple, commode, et absolument uniforme. Qu'ainsi, en Laponie, l'art ne crée pas la beauté ; qu'une jolie femme n'y doit rien qu'à la nature ; qu'elle n'a pas besoin de ruiner son mari pour paraître belle ; qu'enfin le vêtement des Laponnes riches consiste en quelques peaux de rennes, dont elles mettent le poil en dedans l'hiver et en dehors l'été. « Oh ! quelle horreur ! — Prenez garde, madame, qu'il n'est pas de mode qui ne gâte plus ou moins la nature, et que ce qui paraît ridicule au premier coup d'œil devient charmant par l'habitude. C'est la beauté qu'on cherche d'abord, et si, avec elle, il se trouve un cœur sous l'habit le plus bizarre, celle qui le porte est toujours certaine de plaire.

» — Monsieur le Lapon se forme avec une rapidité inconcevable. — Peut-être, madame, me trouvera-t-on très-déformé en Laponie, car tout est relatif, et ce que vous daignez applau-

dir ici pourrait bien n'être à Whardus que du galimatias. Au surplus, j'avoue que je dois beaucoup au savant mon ami. Il m'a procuré un homme complaisant, qui me conduit partout, me montre tout et m'explique tout. Si j'osais me permettre d'opposer quelques-unes de vos modes à celle que vous trouvez horrible, peut-être l'avantage serait-il en faveur des Lapons. — Oh! par exemple, voilà qui est un peu fort. Eh bien! monsieur le Lapon, voyons vos contrastes.

» — Mesdames, mon complaisant m'a conduit dans une vaste salle, garnie sur toutes ses faces de rayons chargés de gravures faites depuis l'invention de l'art jusqu'aujourd'hui. J'ai de la mémoire, et je me rappelle très-bien qu'aux douzième, treizième et quatorzième siècles, les jolis hommes portaient une soutane qui descendait jusqu'aux pieds, et se couvraient la tête d'un capuchon qui tombait sur les yeux, qui était garni d'un bourrelet sur le bord et d'une longue queue par derrière. Vous conviendrez, mesdames, que ces jolis messieurs-là n'étaient pas mieux mis que des Lapons, et on les trouvait fort bien, parce qu'on était fait à la soutane et au capuchon.



» Sous votre roi Charles V, on eut des habits *blasonnés*. Les dames portaient les armoiries de leurs maris à droite, et les leurs à gauche. Ces armoiries couvraient toute la *jupe* sur sa largeur et sur sa hauteur, et cette bigarrure attirait plus ou moins de considération, selon que la famille était plus ou moins ancienne. En Laponie, nous ne demandons pas de qui est fille une jolie femme; elle séduit, elle est au premier rang, et à cet égard encore, je ne crois pas que le désavantage soit pour les Laponnes.

» Sous Charles VI, on imagina l'habit *mi-parti*, c'est-à-dire que tout un côté du haut en bas, était d'une couleur, et l'autre côté d'une couleur différente. Cette mode n'est pas éteinte: on la retrouve encore sur la personne efflanquée de quelques bedeaux. Je vous demande, mesdames, quelle est la plus bizarre, d'une femme couverte d'une pelleterie douce et chaude, ou de celle qui est rouge à droite et noire à gauche.

» Sous François II, les hommes avaient trouvé qu'un gros ventre donnait un air de majesté, et ils se firent faire des ventres à la polichinelle. Les dames crurent qu'un derrière vo-

lumineux avait de la grâce, et elles eurent des derrières postiches. Jamais les Lapons ne se sont avisés de se faire bossus par devant, ni les Laponnes par derrière.

» Sous ce même règne, les femmes imaginèrent tout à coup de se couvrir le visage d'un masque appelé *loup*. Elles allaient maquées au bal, à l'église, au spectacle, à la promenade. On suivait la dame masquée lorsqu'elle avait de la taille et de la grâce, et souvent, lorsqu'elle levait son masque, on regrettait les pas qu'on avait faits, et on finissait par rire des espérances qu'on avait conçues. Nos Laponnes ne trompent personne; elles se montrent ce qu'elles sont, et je crois qu'ici, mesdames, l'usage du *loup* n'est pas tout à fait perdu: un marchand m'a proposé hier pour ma femme, du blanc, du rouge, du noir et du bleu.

» Sous Louis XIV, on portait des perruques qui tombaient jusqu'à la ceinture. On trouvait cela très-beau. J'ai vu jouer, il y a deux jours, *Zémire et Azor*, *Azor* a une perruque précisément à la Louis XIV et elle contribue singulièrement à le rendre hideux.

» Ne disputons pas sur les modes; celle qui est en vogue est incontestablement la meilleure. D'ailleurs, un homme dont l'œil n'est pas blessé par quelque exagération nouvelle sépare la jolie femme de ses habits: c'est elle seule qu'il voit; et souvent, après avoir causé deux heures avec elle, il lui est impossible de dire comment elle était mise.

» — M. le Lapon a raison, mesdames. Ce n'est pas pour les hommes que nous nous habillons, c'est uniquement pour nous. Quoi de plus agréable que de critiquer le chapeau de madame une telle, la robe de madame telle autre, lorsque nous sommes à l'abri de la critique! Vous n'y êtes jamais, mesdames, dit un monsieur qui avait écouté jusque-là. La critique prend sur tout, parce qu'il n'est rien qui ne lui donne à prendre. Au besoin, elle convertirait en sottise la timide naïveté des grâces. — Vous m'effrayez, monsieur le comte. Eh! que peut dire de ma mise le critique le plus rigoureux? — Que vous n'avez pas besoin d'art, madame, et que ce luxe nuit à la nature, qui a tout fait pour vous. — Répondre par un compliment, c'est ne rien dire du

tout. Au reste, je suis persuadée que la beauté doit être voilée et non couverte, et que nos étoffes légères, qui laissent entrevoir les formes, sont fort au-dessus des peaux de rennes, qui empêchent de rien deviner. Soyez franc, monsieur le Lapon. — Il me semble, madame, qu'à force de deviner ici, il ne reste plus rien à connaître. Mais revenons, s'il vous plaît.

Vos mamans se souviennent très-bien d'avoir vu les femmes de distinction ressembler à des guêpes. Elles se serraient le bas de la taille de manière à ne pouvoir respirer, et la partie inférieure du corps était passée dans des cerceaux de douze pieds d'envergure; on appelait cela un panier. J'ai vu une gravure représentant une dame dans son carrosse, les extrémités de son panier sortant par les ouvertures des glaces, à droite et à gauche. Dans une autre gravure, des dames traversent les appartements de Versailles. Elles font jouer leurs paniers dans tous les sens pour passer les portes, trop étroites de deux pieds.

» Il y a quelques années, les hommes ont quitté la perruque; les femmes s'en sont affublées, et elles ont poussé la recherche jusqu'à

vouloir être blondes le matin et brunes le soir.

» Il y a cinq ans, vos jeunes gens boutonnaient leur culotte sur le genou, afin de paraître cagneux. En Laponie, on aime à paraître droit quand on l'est. Les Laponnes ne conçoivent pas que la beauté puisse gagner quelque chose à détruire l'harmonie qui règne entre la chevelure et le teint, et si une dame en paniers avait paru à Whardus, tous les habitants seraient morts de rire.

» Sans vous en douter, mesdames, vous êtes Laponnes dans les rues : vous portez des *pélerines* de pelleteries très-garnies et très-chaudes, et vous avez raison ; mais vous avez avec cela des bas à jours et des souliers de papier, et vous avez tort.

» Les Laponnes ont de bonnes bottes fourrées. Je conviens que cette mode-là ne permet pas de faire valoir un pied mignon et un bas de jambe séduisant ; mais les maris lapons retrouvent cela le soir, et mon complaisant, à qui j'ai fait quelques observations à cet égard, m'a répondu par deux vers d'un certain *Molière*, qui me paraissent très-impertinents :

» . . . Le soin de paraître belle  
Ne se prend pas pour un mari.

Vos mamans faisaient un peu plus que laisser soupçonner leur gorge. Vous voilez la vôtre; mais vous vous découvrez le dos jusqu'au milieu de l'épine vertébrale, et vous transformez vos bras en manches de raquette. Je ne vois pas quel avantage il résulte, pour vous et pour les autres, de montrer deux omoplates, et la partie la moins arrondie du bras. — Monsieur, c'est l'usage. — Convenez au moins, madame, que cet usage-là n'a pas le sens commun. — Hé, monsieur, le sens commun est fait pour les Lapons. — Madame, je vous remercie pour elles, et je conclus de tout ceci qu'elles sont aussi bien mises que vous. »

Il est évident que la dame qui vient de parler est celle qui n'est que jolie, qui ne sait être, qui ne veut être que cela. Si nos dames se soumettent à la mode, on sait *qu'en général elles évitent ce qu'elle a d'exagéré, et que la raison et la décence président à leur toilette.*

« Il est assez particulier, dit la dame raisonnable et spirituelle, que Werdock soit venu des bords de la mer Glaciale, pour nous appren-

dre comment se mettaient nous aïeules. — Vous avez beau faire la mine, mesdames, je suis persuadée, et vous aussi peut-être, que des peaux de rennes ne sont pas plus ridicules que des ventres à la polichinelle, des derrières postiches, des paniers, et des omoplates découvertes. Je crois encore que les usages des différents peuples sont aussi opposés que les modes, et que tout est beau et bon pour qui s'en trouve bien. »

La jolie dame répondait que le *beau* est un, qu'il n'admet pas de distinction, et que tout ce qui s'en éloigne est mauvais. Ce qui voulait dire qu'elle est incomparablement la plus belle, et qu'on est plus ou moins mal, selon qu'on s'éloigne plus ou moins de la perfection de ses traits.

« Ce que vous dites du *beau* n'est pas sans réplique, dit la dame raisonnable. Connaissez-vous deux individus qui définissent le *beau* précisément de la même manière? Le *beau* pour chaque être est ce qui flatte le plus ses sens, et comme notre organisation diffère autant que nos figures, il est impossible qu'à cet égard notre façon de voir ne soit pas différente. M. Werdock sourit! Que pense M. Werdock?

» — Qu'il est bien extraordinaire, madame, que tout le monde ne se rende pas à un raisonnement aussi simple et aussi vrai. S'il n'est pas de mode qui vaille mieux qu'une autre, il n'est pas non plus de forme qui mérite de préférence. Le reptile peut se croire mieux fait que l'élan, et l'ours plus gracieux que le chevreuil. — Oui, pour lui, monsieur Werdock; mais pour les autres? — Pour les autres également, madame. Les autres, pour le reptile et l'ours, sont les animaux de son espèce; le reste lui est indifférent. Qui sait encore si ce reptile qui se traîne ne croit pas avoir une marche pleine de majesté, et si la souple et vigoureuse jument qui bondit dans la plaine ne rit pas d'une femme qui court sur deux pauvres petites jambes, et qui s'aide de ses coudes pointus, qu'elle porte alternativement en avant et en arrière? Cependant si cette femme nous paraît jolie, nous la préférons à tout.

» — Et de conséquence en conséquence, M. Werdock viendra à nous prouver que les Laponnes sont les plus belles femmes de la terre: — Pour un Lapon, madame, cela est incontestable. — Et en quoi consiste la beauté pour



un Lapon? — En une grosse tête, un visage large et plat, de petits yeux, un nez épaté, une grande bouche, une taille courte et ramassée, et si avec cela il se trouve un goître, la femme que je viens de dépeindre est proclamée la plus belle. — Ah, ah, ah! mon cher monsieur, vos Lapons ne feraient pas fortune à Paris. — Et vous, madame, qui êtes si jolie ici, vous ne seriez pas remarquée à Whardus. — Tant pis pour messieurs les Lapons. — Eh, non, madame, le franc moineau ne s'occupe pas de la linotte ni le merle de la fauvette et ils n'en sont pas plus malheureux. Ils font l'amour avec la compagne que leur désigne la nature, et ils ne désirent rien au delà. »

La dame raisonnable s'est écriée que M. Werdock avait raison, et elle a été plus loin que lui. Elle a soutenu que la beauté n'est pas sur la figure de l'objet aimé, mais dans les yeux de celui qui aime. « Cela est si vrai, a-t-elle ajouté, qu'on ne voit pas de femme tourner la tête à dix hommes, et que dix hommes peuvent aimer dix femmes différentes dont chacune n'inspirera de sensations à personne qu'à son amant.

» Oh, laissons-là ces raisonnements abstraits, a dit la jolie dame, et sachons comment on fait l'amour en Laponie. Ces amants-là doivent avoir une manière d'aimer aussi plaisante que celle dont ils jugent la beauté.

» Ceci, madame, a répondu M. Werdock, tient exclusivement à l'usage; et quoique cette dame, si raisonnable, ait dit tout à l'heure que les usages sont aussi opposés que les modes, on peut trouver, avec un peu de réflexion, qu'ils se ressemblent assez partout, et que lorsqu'ils diffèrent essentiellement, l'avantage peut être encore pour les Lapons. — C'est ce que nous verrons. Mais pas de préambule, s'il vous plaît! Comment fait-on l'amour dans votre pays?

» — Madame, en Laponie, on voit une fille, on l'aime, on la marchandé à ses parents, on l'obtient, on la paye, on l'épouse et on la conduit chez soi. — On l'épouse sans lui avoir fait la cour, sans lui avoir marqué cette assiduité, ces tendres soins, ces douces prévenances qui constituent la galanterie! — La galanterie, madame, est le luxe de l'amour; c'est l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire.

— Et vous marchandez vos femmes? — Mon complaisant m'a dit qu'on les marchande également dans ce pays-ci. Nous donnons de l'argent au beau-père, il en donne à Paris; voilà toute la différence. Des deux côtés, un mariage est une affaire de spéculation. — Et vous épousez une fille sans savoir si vous lui plaisez? — Mon complaisant m'a dit encore, madame, qu'ici on prend bien quelques petits soins pour plaire; mais qu'on plaise ou non, on épouse toujours si la dot est convenable. Dites-moi, je vous prie, qui aime le mieux de celui qui achète sa maîtresse ou de celui qui ne se charge de la sienne que pour de l'argent?

» — Et ces femmes que vous épousez sans presque les connaître vous sont-elles fidèles? — Ma réponse à cette question, madame, tient à des usages purement locaux, dont la comparaison peut tourner à l'avantage de mes compatriotes. Vous vous déchargez du soin d'exercer l'hospitalité sur des gens qui se font payer pour cela, qui se font payer très-cher, et chez qui souvent on est assez mal. L'étranger qui voyage en Laponie est reçu partout, et il est

l'ami du Lapon du moment où il se présente sur le seuil de sa cabane. Tout est à sa disposition et à son usage... — Jusqu'à la maîtresse de la maison? — Le maître ne se croirait pas hospitalier s'il se réservait quelque chose. — Voilà un usage infâme! — Madame, madame, dans d'autres pays, m'a dit mon complaisant, monsieur ne prête rien, parce que madame fait les honneurs de *tout*. Vous ne nierez pas que l'amant doive de la reconnaissance au Lapon, tandis qu'ailleurs il ne doit rien au mari; et l'homme qui inspire un sentiment ne vaut-il pas celui devant lequel il faut cacher les siens! En dernière analyse, deux usages ne peuvent être opposés quand le résultat est le même.

» Permettez-moi, madame, de continuer le parallèle. Mon amour-propre gagne à la comparaison, et le vôtre n'y peut rien perdre; car je ne vous persuaderai jamais qu'un Parisien ne vaille pas un Lapon.

» Nous sommes dépourvus de tout ce qui brille et frappe les yeux, et vous avez des diamants; mais à quoi vous servent-ils? Ils rendent la laideur plus remarquable, et leur éclat nuit à la beauté.

» Vous avez des carrosses, rehaussés d'or, dans lesquels vous vous bercez mollement, et qui peu à peu vous privent de l'usage de vos jambes. Nous courons dans de simples traîneaux, dont la direction exige un exercice continuel ; et lorsque vos superbes chevaux vous font faire à peine dix à douze lieues sur des chemins plus unis que la pavé de nos cabanes, un renne nous emporte à travers les montagnes, les rochers, les précipices, et parcourt cinquante lieues dans la journée. Ici, il y a compensation.

» Le nombre *trois* est en honneur partout et nous avons aussi *Thor*, *Storiunchar* et *Parjulle*.

» Nous avons comme vous des églises, et nous y tenons nos foires pendant l'hiver. Vous avez des marchés à la porte des vôtres, et vous en faites dans l'intérieur qui ne sont pas dans l'esprit du septième commandement.

» On trouve en Laponie des sorciers qui prédisent l'avenir, et qui vendent du vent aux navigateurs. Vous avez des tireuses de cartes que vous écoutez avec une sorte de vénération, et dont tout le talent, ainsi que celui

---

de nos sorciers, consiste à lever un impôt sur la sottise et la crédulité.

» Vous avez le plaisir de vous occuper de votre santé pendant toute votre vie. Adhérentes à votre médecin comme le lierre au chêne, vous ne faites rien que par lui et pour lui. Vous lui devez des infirmités précoces, mais à la fin vous avez raisonné, conjecturé, combiné, vous avez échappé à l'ennui, et c'est beaucoup pour vous. Nous ne connaissons rien de tout cela. Toujours actifs et laborieux, nous ne pensons pas au temps qui s'écoule, et nous arrivons sans maladies à cent vingt ou cent trente ans, sans savoir qu'il existe dans le monde des marchands de santé. »

M. Werdock a continué longtemps encore son parallèle, et la dame raisonnable a trouvé que la balance penchait souvent du côté du Lapon. Or comme la raison est *toute-puissante* à Paris, les dames, après s'être regardées, consultées, ont consulté les messieurs, et le conseil a balancé un grand quart d'heur entre ces deux questions : Sera-t-on *lapomanes* après avoir été *anglomanes*? ou laissera-t-on de côté le Lapon, dont on se sera amusé comme d'un sapajou?

Il a été décidé à très-grande majorité qu'une Française ne peut s'empaqueter dans une peau de renne, porter des bottes fourrées, s'exposer à se casser la tête dans un traîneau, et surtout permettre à son mari de faire les honneurs de sa personne.

En conséquence de cet arrêté, M. Werdock est aussi c'élaissé aujourd'hui qu'il était fêté hier. Etonné de l'oubli dans lequel il est tombé tout à coup, il en a demandé la cause à son comp'aisant, qui lui a répondu par ces quatre mots: *Vous êtes à Paris.*

M. Werdock, très-piqué, a cependant pris son parti. Il a demandé à son savant le ballon qui doit le ramener à Whardus. Le savant lui a répondu que le docteur de Tuinge, qui a annoncé sa découverte, n'a pas encore communiqué son secret au public. M. Werdock ne pouvant s'en retourner par air, s'est décidé à voyager modestement à pied, et il a demandé à son savant de quoi payer l'hospitalité en route. Les savants ne sont pas riches, quand ils ne deviennent pas cordon rouge et Excellence. Celui-ci a renvoyé le Lapon à un financier. Les financiers connaissent le prix

---

de l'argent et ne le donnent pas. Celui-ci a envoyé Werdock à un charlatan. Le charlatan lui a prouvé qu'après avoir été caressé dans les salons et expulsé d'iceux, il n'a rien de mieux à faire que d'amuser la canaille. Il l'a fait habiller en Lapon, il le fait parler lapon, chanter lapon, pirouetter, sauter, grimacer, le tout à deux sous par personne.

M. Werdock se trouve très-mal de cette manière d'être ; mais il espère durer autant que le sauvage de l'Aveyron, l'homme qui boit de l'huile bouillante, celui qui se met dans un four chaud, le petit Hercule du Nord, et qu'enfin il pourra, avec ses petites économies, retourner au milieu de ses rennes. Alors il écrira sur la porte de sa cabane :

*Bien fou qui est heureux chez soi et qui va courir le monde sur la foi d'autrui.*

---



---

---

# L'ATHÉISME EN AMOUR,

PAR

**PIGNOULT-LEBRON.**

J'étais hier à la campagne. Je n'y étais pas seul, et parmi les membres d'une société un peu nombreuse, rassemblée dans des bosquets on a bientôt trouvé la personne avec qui on a quelques rapports d'esprit, de goût et de caractère. Insensiblement on se divise, et, sans s'en apercevoir, on se trouve deux à deux.

Une dame, jolie, aimable et instruite, avait pris mon bras, ou je le lui avais offert, je ne sais lequel des deux : la jeune dame m'occupait trop, pour que je pensasse à la manière dont son bras était venu sous le mien. Il y était ; cela me suffisait.

On ne sait quelquefois que dire à une dame

qui intéresse beaucoup, et avec qui on n'a pas de relations particulières. Lui parler science, histoire, géographie, est du pédantisme; l'entretenir de la pluie et du beau temps, vise à la sottise; un pédant et un sot déplaisent toujours, et il est fâcheux de déplaire à une femme qui a son bras sous le vôtre, qui le presse quelquefois sans s'en apercevoir; qui ne s'aperçoit pas, quand vous l'amusez, que, de temps en temps, votre main caresse la sienne; mais qui voit tout, et qui vous échappe bientôt, si vous l'ennuyez. Parler amour, est la première idée qu'inspire une jeune femme. Ce sujet est inépuisable, parce que l'amour se modifie de mille manières, et qu'il paraît toujours nouveau, même à ceux qui l'éprouvent pour la dixième, pour la vingtième fois.

Cependant, parler d'amour et s'adresser directement à une femme à qui on n'en inspire point, c'est l'embarrasser, c'est arrêter la réplique aimable qui anime, qui soutient la conversation; généraliser ses pensées, c'est ne s'adresser à personne; c'est mettre à son aise celle avec qui on cause; c'est lui laisser la liberté de s'appliquer ce qui peut lui convenir, et les dames aiment à jouir de cette liberté-là.

Emettre sur cet objet des opinions nouvelles, ou du moins peu répandues, c'est forcer l'attention. Je me suis décidé, en conséquence, à ne rien dire qui fût personnel, et à être original, si je le pouvais.

J'ai toujours remarqué qu'il est plus difficile de trouver une première phrase que la dernière, parce que la dernière découle toujours de la première dans un entretien bien soutenu, comme dans un discours académique bien fait. Je cherchais donc une donnée heureuse, lorsqu'un franc moineau m'a tiré d'embarras.

Il était auprès de sa femelle. Un autre moineau s'en est approché, et le combat s'est engagé aussitôt. Ma jolie dame a rêvé quelques minutes, et elle a prononcé que la jalousie est un attribut nécessaire à l'amour.

J'ai relevé le gant; j'ai prononcé à mon tour:

— La jalousie n'est qu'un préjugé fortifié par l'habitude. Si elle était naturelle aux amants, ils seraient partout également jaloux, et il y a des peuples qui le sont beaucoup moins que d'autres. Il y en a qui ne le sont

pas du tout. Il en est même qui donnent dans l'excès opposé, et ce qui serait un opprobre pour un Français, est, vous le savez, un honneur pour un Lapon.

La jalousie, est si loin d'être un sentiment naturel, qu'elle se soumet facilement aux usages de la société. Tel homme, par exemple, qui serait jaloux d'un rival jusqu'à la frénésie, ne se permet pas de l'être d'un mari; et en général, les jaloux sont si intérieurement pénétrés de leur injustice, qu'il en est peu qui osent l'avouer.

On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour; mais l'expérience prouve que l'amour le plus vif est aussi le plus confiant. La jalousie ne prouve communément qu'un amour faible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur... Oui, madame, un mauvais cœur. Un amant dégoûté cherche un prétexte pour rompre: s'il s'aperçoit qu'on peut se consoler de sa perte avec un autre, sa vanité est blessée de ne pas laisser une femme dans les regrets. La jalousie, ou plutôt l'envie le ramène pour être un tyran sans être heureux. L'amour ne vit que

d'amour-propre; et il n'y a de jaloux que par orgueil.

— Je suis presque tentée de croire que monsieur n'a jamais aimé. — D'abord, madame, entendons-nous sur le mot. Aimer, c'est avoir de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, c'est avoir de l'amour; désirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est de la passion. Le premier sentiment est toujours au bien; le second n'est qu'un appétit du plaisir, le troisième, étant le plus vif, ajoute au plaisir, mais prépare des peines, au nombre desquelles je ne mets pas le chagrin passager que cause une infidélité. L'infidélité est un grand mot, souvent mal appliqué. En amitié, c'est un crime: mais si une femme aimable avait du goût pour moi, je ne prétendrais pas être l'unique objet de ses attentions; une telle prétention serait une tyrannie insupportable pour elle, et une folie cruelle pour moi. Jouissons du bonheur, comme s'il ne devait jamais finir, et sachons le perdre comme n'y ayant aucun droit.

— Mais quel homme êtes-vous donc, monsieur, et à quelles femmes avez-vous plu?

— Je n'ai pas prétendu, madame, qu'il n'y ait pas d'exception aux principes que j'ai établis; et si j'avais besoin de trouver un exemple de tendresse et de fidélité, je n'irais pas le chercher loin. C'est sans doute un malheur d'être athée en amour; mais je ne suis qu'à plaindre; car, enfin, on n'est pas maître de ses opinions.

— Je voudrais bien savoir, monsieur l'athée en amour, comment vous nierez, avec quelque vraisemblance, l'existence d'un sentiment dont vous me faites l'honneur de me citer en exemple. Expliquez-moi cette contradiction.

— Je ne l'oserai jamais, madame.

— Je vous en prie, monsieur; je vous l'ordonne.

— Madame, j'obéis.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que j'admets des exceptions; je généralise mes idées, et je vous supplie de ne faire aucune application.

Les passions qui agitent les hommes se développent presque toutes dans leur cœur avant qu'ils aient la première idée de l'amour. La colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition se

manifestent dès l'enfance. Les objets en sont petits; mais ce sont ceux de cet âge. Ces passions ne paraissent violentes que lorsque l'importance de leurs objets les rend véritablement remarquables.

Il est un âge où ce qu'on appelle amour se fait vivement sentir; mais est-il en effet autre chose qu'une portion du goût général que les hommes ont pour le plaisir? Cette passion prétendue se détruit par son usage; les passions réelles se fortifient sans cesse. La première est bornée à un temps quelconque; les autres s'étendent sur tout le cours de la vie. L'amour enfin n'est qu'un besoin des sens, et le plus court des plaisirs. Je vais développer ces idées.

— Je vous avoue, monsieur, qu'elles me paraissent absurdes.

— Pas tant, madame, pas tant.

De ce que la sensation du plaisir qu'on nomme amour est très-vive, il ne s'ensuit pas que ce soit une passion. On suppose de la passion où il n'y en a pas; on croit même de bonne foi l'éprouver; on se détrompe par l'expérience. On a vu des gens, en apparence

épris de la plus violente passion, prêts à sacrifier leur vie pour une femme, qui l'auraient fait peut-être, comme on fait dans l'ivresse des extravagances dont on rougit quand elle est dissipée; on a vu, dis-je, ces gens, sacrifier cette même femme à l'ambition, à l'avarice, à la vanité, et même à la mode. Citez-moi un ambitieux, un avare, un orgueilleux qui se soit corrigé! Pourquoi cette différence? C'est que les passions réelles vivent de leur propre substance. L'amour, au contraire, non seulement s'use par son usage, ainsi que je le disais tout à l'heure, mais pendant sa courte durée il a besoin d'un peu de contradiction, et alors il s'associe l'amour-propre, qui le soutient pendant quelque temps.

— Monsieur, il est des amants capables de tout sacrifier à leur passion.

— Qu'est-ce que cela prouve, madame? Il n'est pas de goût sérieux ou frivole qui n'ait aussi ses fanatiques. La musique, la chasse, la danse peuvent devenir le goût exclusif de quelqu'un et fermer son cœur à toutes les passions. Mettez-vous pour cela au rang des passions la danse, la chasse et la musique?



Les plus grands et en même temps très-rares sacrifices que l'on connaisse, ont presque tous été faits par des femmes; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et même en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour. — Ah! monsieur veut se remettre bien dans mon esprit! — Non, madame, je veux simplement remonter à la cause de la différente manière d'aimer des deux sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet ne vous plaira peut-être point. Mais qu'il me soit permis de présenter dans toute son étendue un système qui n'est pas aussi chimérique que vous paraissez le croire. Je reprends.

On dit, et les femmes aiment à entendre dire qu'elles ont l'âme plus sensibles, plus sincère, plus courageuse en amour que les hommes. Cela vient uniquement de leur éducation, si on peut donner ce nom au soin qu'on prend d'amollir leur cœur, et de leur laisser la tête vide. Les femmes ne sont guère exposées qu'aux impressions de l'amour, parce que les hommes ne cherchent pas à leur inspirer d'autres sentiments. Ne tenant point à ce sexe par les

affaires, ils ne peuvent former avec lui d'autres liaisons que celles des plaisirs; les femmes en font d'abord un devoir, ensuite leur occupation exclusive, enfin une habitude, et la plupart de ces héroïnes de tendresse passent leur vie à être flattées, gâtées, séduites, abandonnées. Livrées enfin à elles-mêmes, il ne leur reste pour ressource qu'une dévotion de pratique, d'ennui et d'intrigue; cette dévotion n'est pas plus une passion, que l'amour auquel elle a succédé.

L'éducation des hommes, tout imparfaite qu'elle est, a du moins l'avantage de les occuper, de remplir leurs têtes d'idées bonnes ou mauvaises, qui les détournent longtemps de celle de s'attacher. Les affaires, les emplois, les occupations quelconques viennent ensuite, et ne laissent à l'amour qu'une place subordonnée à des intérêts plus puissants, à des véritables passions. Ce qu'alors les hommes nomment amour est l'usage de certains plaisirs qu'ils goûtent d'abord avec ardeur, qu'ils varient par dégoût ou par inconstance, et auquel ils sont enfin forcés de renoncer quand ce plaisir cesse de leur convenir, ou quand ils n'y conviennent plus.

Observez, madame, que si cet attrait du plaisir, qui séduit les deux sexes, était vraiment une passion, les effets en seraient précisément les mêmes dans l'homme et dans la femme, comme il est de fait que l'avare court invariablement après l'or, et l'ambitieux après les grandes places. Tout bien examiné, il me semble que l'amour, loin d'être une passion, n'est que l'affaire de ceux qui n'en ont point.

J'allais continuer, lorsque la cloche nous a invités à rentrer au château. Ma jolie dame n'a pas manqué de me dénoncer comme un athée en amour. Toutes les dames ont jeté à l'instant sur moi un cri général de proscription. Mais comme un bon dîner est préférable à une discussion, quel qu'en soit le sujet, il a été arrêté qu'on me donnait trois heures pour me préparer à comparaître devant une cour d'amour, qui s'assemblerait le soir pour me juger.

On dîne gaiement; deux femmes de chambre intelligentes ont tout disposé; mes juges sont prêts; les débats vont s'ouvrir.

Le prévenu est revêtu, devant et derrière, d'un écriteau portant ces mots: *Athée en Cu-*

*pidon*. Une couronne de myrte brisés est attachée à sa ceinture. Chargé de chaînes de roses, il est conduit par deux jeunes personnes, dignes gendarmes du royaume de Cythère. Il suffit qu'elles avancent d'un pas pour que j'en fasse deux : elles sont si jolies!

Je parais devant la cour. Un charmant petit Amour en marbre s'élève au-dessus des gradins. Il est bercé par l'Espérance, et tous deux sont voilés sans doute pour ne pas voir le blasphémateur, peut-être aussi pour ne pas entendre les blasphèmes nouveaux qu'il va proférer. Je jette les yeux sur mes juges. Ma jolie dame du matin est président. Une brune piquante, qui m'a quelquefois désolé par ses espiègleries, est avocat général. Les conseillers, le greffier sont charmantes.

Le démon malin, déguisé en avocat général, lit mon acte d'accusation. Il n'a rien oublié, et il conclut à ce que je sois brûlé vif.

— Ayez pitié de moi, m'écriai-je; je brûle déjà, et l'instruction n'est pas commencé. Une joie cruelle paraît dans les yeux de tous les membres du tribunal. Mes jolies gendarmes m'imposent silence, et M. le président prend gravement la parole.

— Avez-vous dit que l'amour n'est pas une passion ?

— Je l'ai dit.

— Avez-vous dit qu'il n'est que l'affaire de ceux qui n'en ont point ?

— Je l'ai dit.

— Que la plupart des femmes âgées n'ont pour ressource qu'une dévotion de pratique, d'ennui et d'intrigue ?

— Je l'ai dit.

— Avez-vous laissé entrevoir à la demoiselle que vous êtes sur le point d'épouser que la dévotion sera un jour son unique ressource ?

— Non, monsieur le président. Mon intérêt personnel, plus fort que l'amour, parce qu'il est passion, ne me permet pas de donner des armes contre moi. Que j'épouse ou non, je me conduirai en galant homme, voilà tout ce qu'une femme raisonnable peut exiger.

— Et si ces bons procédés s'étendent jusqu'à la fin de votre vie, que devient votre système hérésiarque, abominable ?

— Ces procédés prouveront l'absence totale de la passion ; car il n'y a plus d'amour où les procédés commencent. Mais je vous vois

venir, monsieur le président, vous allez m'opposer ces liaisons qu'une longue suite d'années a rendues presque respectables, parce qu'on suppose que le temps ne les a point affaiblies. Ces liaisons sont celles que l'amour a pu faire naître, mais que l'amitié a consacrées. En général, elles ne cessent d'être orageuses que lorsque l'amour est éteint. Ce sont d'abord des amants, qui, tantôt ivres de plaisir, tantôt tourmentés par des caprices, des jalousies d'humeur, de fausses délicatesses, passent quelquefois en un jour des caresses au dépit et à l'aigreur, s'offensent, se pardonnent et se tyrannisent mutuellement.

Après avoir usé les plaisirs et les peines de l'amour, ces amants se trouvent heureusement dignes d'être amis, et c'est de ce moment seul qu'ils vivent heureux.

Un état si rare et si précieux ferait le charme d'un âge avancé, et empêcherait de regretter la jeunesse. La réflexion, qui détruit ou affaiblit les autres plaisirs, parce qu'ils consistent dans une sorte d'ivresse, augmente et consolide celui-ci: notre bonheur est doublé quand la raison nous en démontre la réalité.

A l'égard d'un autre genre de vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter sur parole, que verrai-t-on si on pouvait voir de près? Des gens qui continuent de vivre ensemble parce qu'ils ont longtemps vécu ainsi. La force de l'habitude, l'incapacité de vivre seul, la difficulté de former de nouvelles liaisons retiennent beaucoup de ces amants sans amour, et donnent à l'ennui même un air de constance. Ils ont cessé de se plaire et se sont devenus nécessaires. Ils ne peuvent se quitter, quelquefois même ils ne l'oseraient. Ils soutiennent un rôle pénible par pur respect humain. En effet, on s'est pris avec l'engouement de l'amour, on a annoncé hautement son bonheur, on a contracté un engagement devant le public, on l'a ratifié dans des occasions d'éclat. Mais le charme se dissipe avec le temps, l'illusion cesse. On s'était regardé réciproquement comme parfaits, on ne se trouve plus même estimables. On se repent, on n'ose l'avouer; on s'obstine à vivre ensemble en se détestant, et l'on tremble de rompre un engagement dont on a fait gloire.

Les vieilles liaisons exigent pour être heu-

reuses plus de qualités qu'on ne l'imagine. L'amour tient lieu de tout aux amants, son objet lui suffit; mais l'objet se flétrit, l'amour s'éteint, et il n'est pas d'esprits assez féconds pour remplacer l'illusion et se servir de ressource contre la langueur d'un tête-à-tête continuel. S'il existait de l'esprit de cette espèce, il faudrait que les deux amants en fussent également pourvus, car la stérilité de l'un étoufferait la fécondité de l'autre. Il n'y a que l'esprit qui serve d'aliment à l'esprit; il ne produit pas longtemps seul.

On cherche, on croit avoir trouvé, et l'on cite des exemples de constance dans les hommes d'un âge avancé. Cette constance n'est qu'extérieure. Un vieillard s'excite à aimer par la crainte seule de ne plus paraître jeune. Il n'aime qu'avec inquiétude, parce qu'il tremble de laisser échapper ce qu'il n'est pas sûr de retrouver. Dans la jeunesse, on ne connaît que le désir: il s'éteint; mais il renaît à l'instant. La jeunesse désire avec force, jouit avec confiance, se dégoûte promptement et quitte sans crainte, parce qu'elle remplace avec facilité. Voilà le secret de la légèreté d'un âge et de la constance de l'autre.



Je me résume. J'ai démontré, je crois, ce matin et maintenant, que les hommes naissent avec toutes les passions, hors celle de l'amour; que cette prétendue passion n'occupe l'homme qu'un temp limité, tandis que les passions réelles s'affermissent par l'âge; que l'amour, comme la dévotion, n'est communément chez les femmes que l'effet du désœuvrement; que ce qu'on appelle passions constantes n'existe que par des causes indépendantes de l'amour, et je conclus de tout cela que nous avons tous plus ou moins de goût pour le plaisir; que l'amour n'est pas une passion, que même il n'existe pas, et que le mot *amour* n'exprime que le désir ou l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

— Enfin vous avez développé vos odieux principes dans toute leur étendue. Vos aveux sont formels. Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre justification?

— Je demande au tribunal qu'il me soit permis de faire une seule question, et je supplie qu'on y réponde avec franchise.

— Je vous le promets, monsieur.

— Vous aimez beaucoup vos maris, mes-

dames; le fait est constant. Mais les aimez-vous précisément comme vous les aimiez pendant les premiers six mois de votre mariage? Une heure d'absence vous paraît-elle insupportable? Le retour de l'objet aimé fait-il encore battre votre cœur? Un de ses regards allume-t-il ce feu brûlant que décèle une aimable langueur? Passez-vous à parler de votre amour de heures entières, qui s'écoulent comme des secondes? Retrouvez-vous en présence l'un de l'autre ce silence qui occupe si délicieusement des cœurs repliés sur eux-mêmes? Vous écrivez-vous, quand vous êtes séparés, avec ce style inégal, mais rapide, que donne l'exaltation de la tête et du cœur? Avez-vous seulement pensé à comparer vos premières lettres à celles que vous avez écrites, il y a un an, il y a six mois, il y a huit jours?

— Mais, monsieur, il semblerait, à vous entendre, que nous pourrions, dans dix ans, ne plus aimer nos maris du tout.

— Les aimer d'amour, madame, la chose est impossible. Mais vous conserverez pour eux un sentiment doux, moins tumultueux,

par cela même plus facile à satisfaire, et heureux les époux, qui, comme vous, se préparent, sans s'en douter, à remplacer l'amour par des vertus!

Les membres du tribunal se regardent, et l'avocat général éclate de rire. Le rire se communique de proche en proche. Tout le monde rit, à l'exception de mes jolis petits gendarmes, qui n'ont pas aimé encore, mais qui commencent à éprouver cette inquiétude vague qui annonce le développement du cœur. Ils ne peuvent concevoir que quand on aime une fois ce ne soit pas pour la vie. Les éclats de rire recommencent, et à cet accès de gaieté succèdent méditation, discussion, délibération. Les dames inclinent vers l'indulgence, les petites demoiselles invoquent leur sévérité; mais comme les gendarmes n'ont pas voix délibérative devant un tribunal, celui-ci, sans égard aux réclamations, a prononcé ainsi qu'il suit:

— Le tribunal se gardera bien de rien décider sur une question aussi délicate: il donnerait peut-être gain de cause au prévenu, qui ne paraît pas avoir besoin d'encourage-

---

ment à l'infidélité. En conséquence, il est absous. Mais le tribunal le menace de toute son indignation, s'il propage ses principes, et la colère de six femmes n'est pas impuissante. Il lui est ordonné de laisser Dieu à l'indigent et à l'opprimé, saint Michel à ceux qui craignent le diable, et l'amour constant à ceux qui y croient.

Ici mes chaînes tombent, et l'usage prescrivant à celui qui gagne un procès de remercier ses juges, j'embrasse les miens avec un extrême plaisir, mais sans *passion*.

---

Biographie  
Cigarette

63645443

**VIE ET AVENTURES**

DE

**PIGAULT-LEBRUN**

TOME II.



MILAN

CHEZ FRANÇOIS PAGNONI

IMPRIMEUR, STÉRÉOTYPE, ÉDITEUR

*Rue Solferin, n. 7.*

1870

Vet Fr III A 265

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AND ANATOMY  
HARVARD UNIVERSITY  
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS  
1870





AUTRES PUBLICATIONS CHEZ LE MÊME EDITEUR

*De prochaine publication:*

# ROMANS POPULAIRES

PAR

**PIGAULT-LEBRUN**

**Prix: 60 cent. chaque volume.**

- M. de Kinglin, 1 vol.  
Le garçon sans souci, 2 vol.  
Contes à mon petit-fils, 2 vol.  
L'Orphelin, comédie en trois actes et en  
prose, 1 vol.  
Mon Oncle Thomas, 5 vol.  
M. Botte, 4 vol.  
L'Homme à projets, 5 vol.  
Fanchette et Honorine, 5 vol.  
Adélaïde de Méran, 4 vol.  
L'Officieux, 3 vol.  
Jérôme, 4 vol.  
La famille Luceval, 5 vol.  
Angélique et Jeannetton, 2 vol.  
M. Martin, 3 vol.  
Une Macédoine, 4 vol.  
La folie espagnole, 4 vol.  
Une Fête aux environs de Paris, 1 vol.  
Métusko, 1 vol.  
Les Barons de Felsheim, 5 vol.  
La Mouche, 5 vol.  
Théodore, ou les Péruviens, 1 vol.

==  
TECR

ES

11

